

La dernière enquête de San-Antonio

Le Monde publie en exclusivité les bonnes feuilles du roman posthume de Frédéric Dard, *Céréales Killer*, écrit dans la meilleure veine des San-Antonio. Le Fleuve Noir publiera le roman dans son intégralité le 3 mai.

► www.lemonde.fr/sanantonio

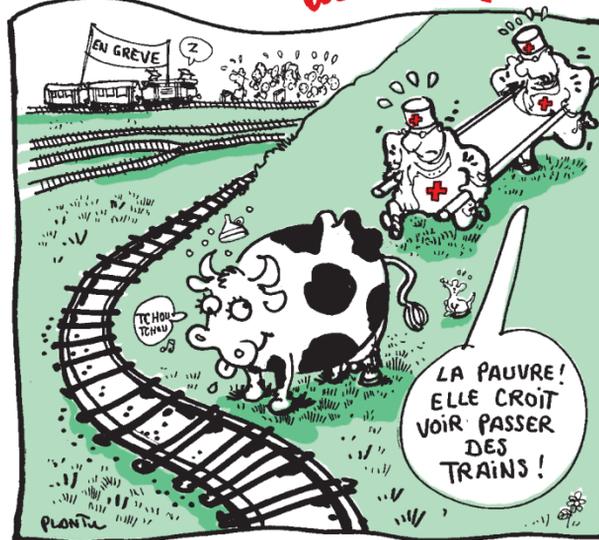
Notre cahier spécial et p. 13

SNCF : la grève le jour des vacances

● Le mouvement s'est durci et perturbe les départs de Pâques ● La direction avait proposé une « pause » dans la restructuration de l'entreprise, des hausses de salaires et 1 000 emplois supplémentaires ● Jacques Chirac demande à nouveau la mise en place d'un « service minimum »

RELANÇÉE jeudi 5 avril, la grève de la SNCF provoquait, au neuvième jour, vendredi, de très fortes perturbations au moment du chassé-croisé des vacances de Pâques. Les négociations de jeudi entre la direction et les organisations syndicales ont échoué, puisque les autonomes, SUD-Rail - majoritaires chez les conducteurs - et FO ont immédiatement appelé à la poursuite d'une grève largement due à une surenchère entre les syndicats. Pourtant, le PDG de l'entreprise, Louis Gallois, avait annoncé jeudi, au cours des négociations, une « pause » sur son projet « Cap clients », contesté par toutes les fédérations syndicales, qui y voient un risque de filialisation puis de privatisation. Il a aussi proposé une hausse des rémunérations et la revalorisation de certaines primes, ainsi que l'embauche de 1000 agents supplémentaires dès cette année, soit un effort financier de 800 millions de francs pour 2001. « L'urgence, c'est que le travail reprenne », avait déclaré, en vain, le PDG de la

Encore un cas de vache folle



SNCF, qui affronte sa crise la plus grave depuis qu'il a été nommé à ce poste, en juillet 1997. Ses propositions aux syndicats ont été soutenues par le ministre des transports, Jean-Claude Gayssot : elles vont « dans le sens de la croissance et du développement de l'entreprise », a-t-il dit.

En visite à Caen, Jacques Chirac s'est prononcé pour « l'instauration d'un service minimum dans le secteur public », négociable entre les partenaires sociaux. « La grève est un droit fondamental garanti par la Constitution. Mais, comme toute liberté, elle trouve aussi ses limites dans la prise en compte des libertés d'autrui », a-t-il ajouté. Le chef de l'Etat avait déjà plaidé pour le service minimum lors d'une grève des contrôleurs en 1998. Cette idée, constante à droite, figure aussi dans les propositions du projet Alternance 2002, qui milite pour une union de l'opposition.

Lire page 6 et la chronique de Pierre Georges p. 32

Danone fait le dos rond

OBJET D'UNE CAMPAGNE de boycottage activement soutenue par une partie de la majorité gouvernementale, le numéro un de l'agroalimentaire affronte une situation sans précédent en France. Danone, qui a cultivé une image d'entreprise modèle, a choisi de répondre en faisant le dos rond, comptant sur l'insuccès de ce type de mouvement auprès des Français. Chez les spécialistes de la communication d'entreprise, on dénonce volontiers « l'opportunisme et l'hypocrisie politiques » de cette fraction de la majorité plurielle. Elle attaque Danone, qui ferme certaines de ses usines, observe-t-on, mais ne dit rien quand Renault « restructure » Nissan, sa dernière acquisition, au Japon.

Lire page 16

Sophie, Charles, Edward, la reine, la « vieille lady » et le faux cheikh

Londres de notre correspondant

Au Palais, on dit que Sa Majesté « est furieuse ». Que son aîné, le prince Charles, l'est plus encore et que son cadet, Edward, ne décolère plus. Que se passe-t-il encore dans « la firme », comme on appelle ici la noble famille royale d'Angleterre ? Rien, des mots, une poignée de mots, mais qui font mal lorsqu'ils sont à la « une » des journaux. Responsable du dernier scandale qui monte comme un soufflé au royaume des Windsor - « Vous allez voir les journaux de dimanche ! », se pourlèche déjà un confrère du cru -, Sophie Rhys-Jones, plus connue depuis deux ans sous son nouveau patronyme : Sophie, comtesse de Wessex, épouse d'Edward, belle-fille de la reine.

Cette histoire, c'est un peu celle de l'arroseuse arrosée. Il était une fois une jeune femme ambitieuse, pédagogue de sa propre entreprise de relations publiques, experte en manipulation des médias. Quand elle entre dans « la firme » royale, Sophie veut rompre le train-train. « Pas question, dit-elle dès avant son beau mariage en 1999, d'abandonner mes activités profession-

nelles. » Edward reçoit certes un million et demi de francs chaque année sur la cagnotte de la famille Windsor, et son loyer, dans le « petit château » de Bagshot - cinquante chambres -, est égal à zéro. Mais ce n'est pas une affaire d'argent. Sophie, explique-t-on, est tout simplement « une femme moderne ».

Alors quand un riche Arabe de Dubaï l'appelle à la veille du 1^{er} avril pour discuter d'un gros contrat de représentation à Londres pour son groupe, l'épouse du prince cadet n'hésite pas. Elle se rend avec son associé au Dorchester Hotel, l'un des palaces les plus huppés de la ville, s'installe dans un profond sofa et déguste l'excellent champagne que l'affable cheikh lui tend. L'entretien durera deux heures. Deux heures pendant lesquelles on devise aimablement de tout, de rien, des têtes couronnées. « Tony Blair est beaucoup trop « présidentiel » pour le goût de Sophie. Mais c'est peu à côté de son épouse Cherie, que Sophie qualifie d'« horrible, horrible, absolument horrible » bonne femme. Le prince Charles, l'héritier de la couronne ? « Il épousera Camilla Parker-Bowles », sa maîtresse de vingt ans, « mais pas avant que la vieille lady disparaisse. » La « vieille lady », c'est la

reine mère qui vient de tourner un siècle. Elizabeth II, elle, c'est « la chère vieille ».

On a compris : si ces douceurs familiales se sont retrouvées à la « une » des journaux, c'est que le cheikh n'en était pas un. L'imposteur, muni d'une carte de presse et équipé d'une caméra vidéo dissimulée, travaille pour l'un des tabloïds de Rupert Murdoch : *The News of the World*. Quand elle se rend compte de sa méprise, Sophie réagit vite. Elle obtient qu'on lui rende la cassette enregistrée en échange d'une véritable interview exclusive. Contrairement aux rumeurs qui courent depuis des années sur son compte, « Mon Edward n'est pas gay », titrera le journal. La pédagogue se croit tirée d'affaire. C'est mal connaître les mœurs de la presse anglaise de caniveau. Le même jour, *The Mail on Sunday* publiera les citations les plus croustillantes. L'affaire gonfle. « Il n'est pas bon qu'un membre de la famille royale confonde son rôle et ses affaires personnelles », commente le gouvernement. Et il n'est pas sûr que Sophie ait un grand avenir dans les relations publiques.

Patrice Claude



TOURNOI DES SIX NATIONS Rugby : la leçon anglaise

Rude tâche pour Bernard Laporte (photo), l'entraîneur du XV de France. Comment se mesurer à ce rugby anglais qui place deux clubs dans le dernier carré de la Coupe d'Europe 2001 et dont l'équipe nationale tombe tous les records dans le Tournoi des six nations ? Réponse à Twickenham, samedi 7 avril p.22

► www.lemonde.fr/six-nations

Condamné à perpétuité

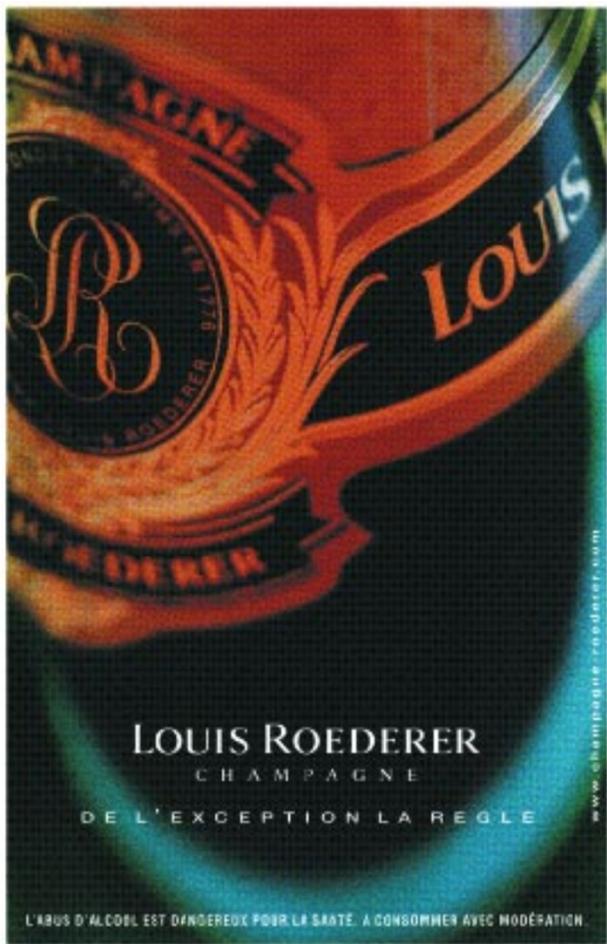


GUY GEORGES

LE TUEUR en série a été condamné, jeudi 5 avril, par la cour d'assises de Paris, à la réclusion criminelle à perpétuité assortie d'une période de vingt-deux ans de sûreté. Guy Georges, trente-huit ans, est en prison depuis trois ans. Il ne pourra pas prétendre à un aménagement de sa peine avant 2020.

Lire la suite p. 9

Allemagne, 3 DM ; Antilles-Guyane, 10 F ; Autriche, 25 ATS ; Belgique, 48 FB ; Canada, 2,50 \$ CAN ; Côte d'Ivoire, 900 F CFA ; Danemark, 15 KR ; Espagne, 225 PTA ; Gabon, 900 F CFA ; Grande-Bretagne, 1 £ ; Grèce, 500 DR ; Irlande, 1,40 £ ; Italie, 3000 L ; Luxembourg, 46 FL ; Maroc, 10 DH ; Norvège, 14 KRN ; Pays-Bas, 3 FL ; Portugal CON, 270 PTE ; Réunion, 10 F ; Sénégal, 900 F CFA ; Suède, 16 KR ; Suisse, 2,20 FS ; Tunisie, 1,4 Din ; USA (NY), 2 \$; USA (others), 2,50 \$.



George W. Bush seul contre tous

GEORGE W. BUSH vient de subir un échec cuisant avec le vote par le Sénat d'un projet de réforme du financement politique présenté par son grand rival, le sénateur John McCain, et auquel il était farouchement opposé. Et il est contraint de s'impliquer à nouveau dans des crises - en Chine, au Proche-Orient ou dans les Balkans - avec lesquelles il avait tenté de prendre ses distances. La lune de miel d'un président, surtout mal élu, n'est pas éternelle, et M. Bush commence à s'apercevoir que la réalité est têtue. Pourtant, en politique intérieure comme en politique étrangère, « W » a entamé son mandat sur les chapeaux de roue. Au cours de ses dix premières semaines à la Maison Blanche, il a insufflé à son administration un conservatisme comme l'Amérique n'en avait pas connu depuis Ronald Reagan. Selon le *New York Times*, « il a ravi les idéologues républicains en faisant mieux que Reagan avec un ouragan de mesures autoritaires de déréglementation ».

Sonnée par une campagne électorale sans précédent, l'Amérique s'attendait à souffler un peu. D'autant que le nouveau président avait promis de tirer un trait sur l'ère Clinton en instaurant un véri-

table bipartisme. Il n'en a rien été. Comme s'il était pressé de réaliser les aspects les plus idéologiquement conservateurs de son programme en profitant du désarroi des démocrates, il a lancé son plan de baisse massive des impôts et adopté, en politique extérieure, une stratégie alliant un désengagement des grands conflits à un « réalisme » fleurant bon la guerre froide, en particulier envers la Chine, avec laquelle la tension a soudain monté à la suite d'un sérieux incident aérien. Et ce à la grande surprise des experts qui abondent dans la capitale fédérale.

M. Bush avait pourtant annoncé la couleur sur des thèmes-clés comme l'avortement (il est contre) ou l'environnement (il est favorable à l'exploitation des ressources énergétiques et à une réglementation minimale). Il avait même eu ces mots : « Vous jugez l'homme par la compagnie qu'il se donne. » De fait, à quelques exceptions près, il a choisi ses collaborateurs dans le vivier de la droite conservatrice et religieuse, dont il ne s'est jamais caché de faire partie.

Patrice de Beer

Lire la suite page 15



CULTURE L'intimité toute crue

Le corps nu est omniprésent dans notre société, mais à l'état d'images fabriquées selon les standards de la publicité. Des artistes, des écrivains, des cinéastes exposent à nouveau, crûment, l'intimité vraie du corps, transgressant des interdits qu'on pouvait croire révolus.

p. 26 et 27

International.....	2	Aujourd'hui.....	22
France.....	6	Météorologie-Jeux.....	25
Société.....	9	Culture.....	26
Régions.....	12	Guide culturel.....	28
Horizons.....	13	Carnet.....	29
Entreprises.....	16	Kiosque.....	30
Communication.....	18	Abonnements.....	30
Tableau de bord.....	19	Radio-Télévision.....	31

Jacques Chirac est apostrophé sur les affaires lors d'une visite à Caen

Des militants d'AC ! l'ont accueilli aux cris de « Chirac, en prison ! »

Lors de son déplacement à Caen, jeudi 5 avril, Jacques Chirac a été apostrophé par des militants d'Agir ensemble contre le chômage! aux cris de : « Chirac, en pri-

son ! » Devant les élus, le chef de l'Etat s'est dit soucieux de remplir « fidèlement [ses] devoirs constitutionnels » avec pour seule préoccupation l'« intérêt général ».

CAEN

de notre envoyée spéciale

Les premiers cris sont partis d'un petit groupe d'une quinzaine d'hommes et de femmes venus se joindre aux badauds et aux quelques militants RPR qui, chaque fois qu'il se déplace en province, accueillent Jacques Chirac sous les vivats. Le chef de l'Etat venait de plonger dans son bain de foule habituel, devant l'hôtel de ville de Caen où l'attendait Brigitte Le Brethon, seule femme RPR à avoir été élue, le 18 mars, à la tête d'une ville de plus de 100 000 habitants. Les services de sécurité avaient déjà repéré une dizaine de sages-femmes en grève se tenant sagement sous leur banderole : « Les bébés naissent avec nous, pas dans les choux. » Tout paraissait normal. Seulement, pour la première fois, jeudi 5 avril, on a entendu, venus de derrière la foule, sous une banderole de l'association Agir ensemble contre le chômage (AC !), puis plusieurs « Chirac, en prison ! ». Le président n'a pas cillé. Mais les militants chiraciens ont vite compris. Alors pendant près d'une minute, ce fut un inhabituel combat de slogans. Des « Halphen, avec nous ! », criés par les militants d'AC ! contre des « Chirac avec nous ! », des « Et la fracture sociale ? Elle est passée où, ta fracture sociale ? » contre des « Hou... Hou... » exaspérés des chiraciens.

Les chômeurs d'AC ! ne sont pas restés plus longtemps. Mais la petite équipe présidentielle a senti que le mal était fait. Déjà, les radioreporters réécoutaient, avant de l'envoyer sur les ondes, la bande-son de la première manifestation hostile qu'ait dû affronter le président sur les affaires judiciaires. Une semaine après sa convocation comme témoin par le juge Halphen et quarante-huit heures

après que François Ciolina, ancien directeur général adjoint de l'OPAC de Paris, eut accusé, devant le magistrat, M. Chirac d'avoir été l'« inspirateur » d'« un système » de fraudes sur les marchés de la Ville (Le Monde du 5 avril), lorsqu'il en était le maire.

Depuis la divulgation de la « confession » de Jean-Claude Méry, l'Elysée nourrit une véritable inquiétude : qu'à chaque apparition publique, le président soit interpellé publiquement sur les affaires. Jusqu'ici, seuls les journalistes ont questionné M. Chirac, l'obligeant à s'expliquer publiquement le 21 septembre 2000, sur France 3, puis encore le 14 décembre, sur TF1. Mais les amis de M. Chirac évoquent parfois la menace que, la campagne présidentielle battant son plein, chacune des apparitions du président soit perturbée par des références aux enquêtes judiciaires. M. Chirac, qui se présente volontiers comme la victime d'une collusion médiatico-judiciaire destinée à le déstabiliser, a plusieurs fois affirmé : « On va chercher à m'abattre là-dessus. »

A Caen, devant la première concrétisation de cette crainte, il a fallu chercher la contre-attaque. Une brève rencontre avec les sages-femmes a été organisée devant les caméras. « J'ai le plus grand respect pour votre métier », est venu leur dire M. Chirac. Puis ses conseillers ont donné leur version de l'incident : « C'est un acte militant qui n'a rien de spontané. On voit bien que tout cela est organisé. » M^{me} Le Brethon a ajouté, un peu plus tard : « On connaît celui qui criait, c'est un chômeur professionnel. » Aux journalistes qui demandaient si, comme Lionel Jospin lorsqu'il fut confronté pendant la campagne municipale aux manifestations d'infirmières, M. Chirac allait revoir

ou annuler ses déplacements, les conseillers du président ont assuré : « Il n'en est pas question. La carapace est dure et elle a vocation à s'endurcir encore. » Mais l'incident aura pesé sur une bonne partie de la journée. Car à l'issue de la rencontre avec les bénévoles des associations du quartier de la Pierre-Heuzé, les militants d'AC ! étaient à nouveau là, à crier « Et la fracture sociale ! » « Notre action est spontanée et nous ne l'avons pas organisée au niveau national », assure le président d'AC ! pour le Calvados, Jean-Philippe Romanet. Les militants expliquent : « Les projets du Medef sur le PARE vont augmenter le flicage des chômeurs. Nous, on est obligés d'être contrôlés, et Chirac ne serait pas obligé de se présenter devant le juge ? On veut la justice pour tous. Il est président. Il doit donner l'exemple. »

Quelques heures plus tard, M. Chirac prononçait un discours devant les élus de la région, cette « France d'en bas » que ce voyage aurait dû célébrer. Affirmant que « le cumul des mandats a vécu », il a expliqué qu'« il n'est pas de mandat national qui dispense de garder un lien citoyen avec cette République des proximités qu'incarnent les collectivités locales ». Puis il a conclu : « Pour ma part, j'ai plus que jamais à cœur de répondre à la confiance de nos concitoyens, en remplissant fidèlement mes devoirs constitutionnels, sans autre préoccupation que celle de l'intérêt général. » En sortant du dîner républicain qui a suivi, Laurence Dumont, députée (PS) du Calvados, a commenté : « Partout où Jacques Chirac passe, il est bon que l'opinion publique s'exprime. »

Raphaëlle Bacqué

► www.lemonde.fr/chirac-affaires

Nouvelle polémique à propos du passé de François Mitterrand

Un livre du journaliste Georges-Marc Benamou sur l'ancien président de la République, son passé, Vichy et ses relations avec la communauté juive suscite l'indignation des mitterrandistes

ter auprès de lui des gens aussi méprisables », écrivent-ils, avant d'ajouter : « François Mitterrand n'était pas l'homme que Benamou cherche à salir pour des raisons que nous lui laissons traiter avec sa conscience. S'il en a une. »

Cette virulence n'est guère surprenante. Certes, Georges-Marc Benamou exonère clairement François Mitterrand de toute « trace », de tout « indice d'antisémitisme » : « il ne semble pas avoir été touché par le virus. Mystérieusement. Malgré son "milieu"... Il était passé à côté de la maladie de l'époque », écrit-il.

« IL AIMAIT VICHY »

Mais c'est pour mieux en faire un indémodable, un irrémédiable vichyste : « Il aimait Vichy, c'était plus fort que lui, que sa raison et ses prudences de vieux monarque. Il aimait Vichy comme on se souvient de son premier flirt. (...) Il aimait Vichy, et dans l'éclair insouciant de son œil on trouvait alors les aveux que les investigateurs ne lui auront jamais extorqués. "Ah, Vichy... !" Tout était dans l'intonation mélancolique de ce "ah" lourd de secrets... »

Tout, effectivement, chez Benamou, est dans l'intonation : avec un talent certain pour le roman historique, il saisit un soupir, un regard de l'ancien président pour en faire la clef d'une destinée. Le reste, si l'on comprend bien, n'aurait été que variations sur ce thème fondateur. Voilà donc Mitterrand en prince de « l'Atlantide », ce continent englouti des années 1940-1944 : « Elle fut sa famille et cette famille l'aima plus que tout autre. (...) Sous la IV^e République, Mitterrand fut une officine

à lui tout seul (...), l'un des "blanchisseurs" les plus réputés de Paris. »

Voilà Mitterrand, au hasard d'un dîner en janvier 1994 dans un restaurant parisien, assis à quelques tables de Maurice Papon : ce dernier « avait quitté le restaurant avant nous. J'avais été frappé par le salut discret, presque illicite, qu'il avait adressé à François Mitterrand – qui lui avait renvoyé le même imperceptible signe de considération. Papon ne s'était pas approché. Les deux hommes ne s'étaient pas parlés – trois mètres au moins les séparaient –, pas trahis, mais leur regard en disait plus que tout ce qui les avait officiellement séparés. » Ce soir-là, François Mitterrand aurait « marmonné » : « Qu'est-ce que vous voulez faire de lui ? Aller le tirer de son lit, à son âge, et le condamner à mort ! Ça suffit... Ça suffit... Cinquante ans après, c'est trop tard. »

Voilà encore Mitterrand et sa « tendresse » à l'égard de la « carrière brisée » de René Bousquet ; Mitterrand et sa « famille intime, secrète, presque adultérine » qu'aurait été la Cagoule ; Mitterrand, enfin, dans la tourmente qui accompagna la sortie du livre de Pierre Péan sur sa jeunesse, à l'automne 1994, et lâchant, selon le mémorialiste : « Il y a eu trop d'excès, trop de haines, trop de diktats. (...) Ils ne sont pas assez souples, pas assez politiques. Le lobby... enfin, je veux dire l'aile la plus extrémiste du lobby juif ; Klarsfeld et ses acolytes ont guerroyé contre moi dans cette affaire... Ils ont été trop loin. » Puisque Benamou vous le dit !

Gérard Courtois



CRÉATEUR D'AUTOMOBILES

RENAULT LAGUNA



JAMAIS UNE VOITURE N'AVAIT ÉTÉ AUSSI SÛRE.
(ET CE N'EST PAS NOUS QUI LE DISONS)



Pour la première fois une voiture obtient 5 étoiles au crash test Euro NCAP*.

*Euro NCAP est un organisme indépendant.

www.renault.fr

Le SNES-FSU approuve les orientations sur le collège annoncées par Jack Lang

Les syndicats des lycées professionnels craignent en revanche que ces mesures ne menacent leur avenir

Le SNES-FSU, principal syndicat des professeurs du second degré, est satisfait par les orientations pour le collège qui ont été annoncées, jeudi 5 avril, par

le ministre de l'éducation nationale, Jack Lang. Il salue notamment la « réaffirmation du principe du collège pour tous ». En revanche, le principal syndi-

cat des lycées professionnels (LP), le Snetaa, craint que ces mesures « réactionnaires » ne menacent l'avenir des LP. (Lire aussi notre éditorial page 15).

« Le SNES a gagné, Mélenchon a perdu. » L'expression résume bien les réactions suscitées par les orientations pour le collège, rendues publiques par le ministre de l'éducation nationale, jeudi 5 avril (*Le Monde* du 6 avril). Le principal syndicat des collèges et lycées salue, à l'unisson des organisations de gauche, « la réaffirmation du principe du collège pour tous ». Il voit aussi plusieurs de ses revendications satisfaites, notamment le « renforcement des horaires et des moyens d'aide aux élèves de 6^e, la mise en place de dispositifs de diversification légère des parcours en 5^e et 4^e » ou encore un horaire des classes nationalement unifié, et des « équipes de suivi de la grande difficulté ».

Le SNES-FSU avait, par crainte d'un retour des filières, affiché ses réserves devant les « itinéraires de découverte » qui seront proposés en 5^e et 4^e à raison de deux heures par semaine (nature et corps humain, arts et humanités, langues et civilisations, initiation à la création et aux techniques). A la lecture des orientations ministérielles, il « relève que la conception de ces itinéraires, cadres nationale-ment et obligatoires, peut permettre de contrecarrer les dérives des parcours diversifiés actuels ».

AMBIGUÏTÉ

Une grande ambiguïté demeure cependant sur l'obligation, faite aux élèves, de prendre chacun des quatre itinéraires proposés lors de ces deux années d'études. Certains principaux de collège, notamment ceux qui ont participé aux travaux préparatoires de la réforme avec le recteur Joutard, ont lu dans le texte ministériel une obligation de « goûter à tout ». L'entourage du

ministre laisse cependant aux établissements le soin de trancher. « Certaines des propositions restent floues et seront difficiles à mettre en œuvre dans le calendrier prévu », relève le Syndicat des enseignants-UNSA. Ce dernier demande des précisions sur la définition du socle commun qui doit être acquis en fin de 3^e et l'articulation des itinéraires de découverte et des disci-

dénoncer en bloc les mesures. Jean-Luc Mélenchon, ministre délégué à l'enseignement professionnel, avait plaidé pour le développement des « 4^e et 3^e techno ». Lors de sa conférence de presse, Jack Lang a indiqué, sans vraiment répondre : « Ces classes officiellement n'existent plus ; mais elles existent en réalité. Je suis l'ennemi des guerres de religion. On ne va du jour au len-

nir des BEP, qui commencent normalement en seconde et durent deux ans. En outre, le bac professionnel est, selon les textes, accessible après cette première qualification : « Le bac pro est-il censé devenir la première qualification de l'enseignement secondaire, ou bien va-t-il être désormais préparé en trois ans depuis la seconde ? », s'interroge Bernard Pabot, secrétaire général du Snetaa. D'une façon plus générale, ce syndicat juge le projet ministériel « réactionnaire ». « Il considère le lycée professionnel comme un sous-traitant des problèmes du collège : on ne se sert du LP, mais aussi de l'entreprise, que pour les élèves en difficulté. »

Le SGEN-CFDT, habituellement éloigné des positions du Snetaa, partage cette analyse. « Le lycée professionnel semble là réservé aux élèves en difficulté, il ne gagne pas en reconnaissance et risque de perdre des effectifs », estime Jean-Luc Villeneuve, son secrétaire général. Ce dernier demande que l'option de « découverte de l'entreprise » prévue en 3^e fasse partie du socle commun enseigné à tous les élèves. « Cela leur permettrait de choisir leur orientation en connaissance de cause », estime M. Villeneuve, et « la valorisation de l'enseignement professionnel passe par là ». Cependant le SGEN ne craint pas d'afficher son inquiétude devant « le risque que certains élèves soient orientés en lycée professionnel dès la fin de la 4^e ».

« Il y aura encore beaucoup de débats sur ces questions, ce qui est dit [aujourd'hui] n'est pas taillé dans le marbre », a conclu Jack Lang en présentant sa réforme.

Nathalie Guibert

Des missions de réflexion confiées à des personnalités

Dans le cadre de la rénovation du collège, Jack Lang a chargé plusieurs personnalités de lui remettre d'ici à quelques semaines des propositions. Jean Hébrard, inspecteur général, s'est vu confier une mission sur la mixité sociale des collèges (restructuration des secteurs scolaires, transport d'élèves des quartiers difficiles vers les collèges plus favorisés, création de dispositifs d'excellence dans les zones difficiles, contrats passés entre établissements difficiles et privilégiés).

Marie Choquet, directrice de recherche à l'Inserm, apportera avec le professeur Philippe Jammet et le docteur Catherine Dolto une réflexion sur l'imaginaire des adolescents. Pierre Truche, président honoraire de la Cour de cassation, doit élaborer un texte de référence sur les droits et devoirs. Nicole Belloubet-Frier, rectrice de l'académie de Toulouse, travaille sur les relations filles-garçons, Donatelle Pointereau, chef d'établissement, sur les actions de soutien aux parents et Christian Dupavillon, sur l'architecture scolaire.

plines. Avec le SGEN-CFDT, le SE s'interroge aussi sur le rôle du brevet d'études fondamentales dans l'orientation au lycée.

Par ailleurs, l'absence de mesures claires concernant l'avenir des 4^e et des 3^e technologiques, qui accueillent près de 100 000 élèves en lycée professionnel depuis leur suppression au collège en 1998, a provoqué de vives réactions. Elles « sont traitées par le mépris du silence », estime le principal syndicat des professeurs de lycées professionnels (LP), le Snetaa-FSU, seul avec le Snalc (classé à droite) à

demain jeter dehors ces élèves. » Il ne reste plus à l'entourage de M. Mélenchon qu'à souhaiter « faire la preuve du caractère indispensable et de la réussite » de ces classes d'ici à 2003, date à laquelle doit officiellement être installée « au collège une seule classe de troisième : la troisième d'orientation ».

Le Snetaa craint que ces dispositions ne menacent l'avenir des filières professionnelles. Convaincu que la réforme repousse la spécialisation professionnelle au-delà de la scolarité obligatoire à seize ans, le syndicat des LP craint pour l'ave-

Deux morts à Villeurbanne dans une explosion due au gaz

LE PREMIER MINISTRE Lionel Jospin a exprimé jeudi 5 avril sa « profonde émotion » après l'explosion qui a causé la mort d'un policier et d'un pompier, et blessé gravement sept autres personnes à Villeurbanne (Rhône). L'explosion s'est produite vers 18 heures dans un local commercial situé au rez-de-chaussée d'un immeuble d'habitation, alors qu'une équipe d'urgence de Gaz de France pénétrait dans les lieux après un appel d'urgence. Un agent de GDF, trois sapeurs-pompiers, un policier et deux passants figurent parmi les blessés graves. Onze personnes habitant dans le périmètre de l'explosion ont été relogées dans un hôtel par la municipalité de Villeurbanne en raison des dégâts causés à leur habitation. Une cellule d'aide psychologique a été mise en place par la Maison de la justice et du droit.

DÉPÊCHES

■ **MANUELS SCOLAIRES** : le conseil régional d'Ile-de-France a décidé, jeudi 5 avril, de rendre gratuits les livres scolaires des 450 000 lycéens franciliens. La mesure concernera dès 2001 les 143 000 élèves de seconde, pour un montant de 83 millions de francs, avant de se généraliser en 2003. Le Syndicat de la librairie française a manifesté son opposition, estimant que le maintien des librairies de centre-ville était « menacé ».

■ **ROUTE** : une voiture a percuté un peloton de jeunes cyclistes, mercredi 4 avril, sur la route départementale 16 entre Larchant et Nemours (Seine-et-Marne), causant la mort d'une jeune fille de quinze ans. Trois autres personnes ont été blessées, dont un jeune homme qui se trouve dans un état critique. Selon *Le Parisien* du 6 avril, la conductrice téléphonait en conduisant.

■ **CANCER** : l'excès de poids et le manque d'activité physique seraient en cause dans un tiers des cancers du sein, du côlon et du rein selon une étude du Centre international de recherche sur le cancer de l'OMS (CIRC). Selon le CIRC, 21 000 cas de cancer du côlon et 13 000 cancers du sein pourraient être évités chaque année dans l'Union européenne.

■ **ANOREXIE** : l'anorexie mentale touche désormais de jeunes garçons, des adultes et des personnes âgées, selon les conclusions des journées nationales de diététique qui s'achèvent vendredi 6 avril à Marseille. Cette maladie, qui affecte en priorité les adolescentes, frappe aujourd'hui 5 % des jeunes, contre 2 % il y a dix ans.

■ **JUSTICE** : les « entretiens de Vendôme », une série de consultations des professions judiciaires qui doit se dérouler pendant trois mois, au ministère de la justice, place Vendôme, à Paris, ont débuté jeudi 5 avril mais les deux principaux syndicats de magistrats s'inquiètent de la question du temps de travail. « Nous faisons un préalable de la circulaire sur le temps de travail », a indiqué le syndicat de la magistrature. On nous a répondu que ce n'était pas le sujet, ce qui est gênant ».

■ **Deux indépendantistes bretons, incarcérés depuis octobre 2000, ont été libérés lundi 2 avril et placés sous contrôle judiciaire.** Pascal Scattolin est poursuivi pour un attentat contre une perception à Combourg (Ile-et-Vilaine) en 1996, Philippe Jaumouillé pour une tentative en 1994 contre une perception dans le même département, à Saint-Brice-en-Cogles. Sept militants restent en détention provisoire.

■ **Dix-neuf membres de la secte Tabitha's place ont été condamnés par le tribunal de grande instance de Pau,** jeudi 5 avril, à trois mois de prison avec sursis et 2 000 francs d'amende pour soustraction aux obligations légales des parents, notamment refus de scolarisation et de vaccination. Installée à Sus (Pyrénées-Atlantiques), la communauté compte une centaine d'adultes et plusieurs dizaines d'enfants.

SAXO BIC® à 52 900 F.* Cessez de vous faire du souci à propos de votre prochaine voiture.



Peinture métallisée

Système anti-dévers

Airbag conducteur

Direction assistée



CITROËN

Vous n'imaginez pas tout ce que Citroën peut faire pour vous

www.citroen.fr
36°5 CITROËN (1.80.9.99)

12

IMMATS
SUSCRIPTIONS
CITROËN préfère TOTAL

Tous nos véhicules sont équipés de pneumatiques Michelin.

*Saxo Bie 1.1i 3 portes, tarif Saxo Bie du 2/04/2001. Offre réservée aux particuliers, dans le réseau participant.

Offre exceptionnelle du réseau régional Citroën

San-Antonio : au nom du père

C'EST une ferme cosquée dans les environs de Fribourg, avec de vraies vaches, un chat mouillé par les trombes d'eau et un saint Antoine en céramique venu d'Espagne pour accueillir les visiteurs. Le lieu s'appelle Bellefontaine, et on pourrait se croire dans une retraite cistercienne, une de ces maisons de Dieu où la clôture sépare du reste du monde les moines priant et labourant. L'entrée conforte ce sentiment, car c'est une véritable profusion de saints et de saintes, sur toile, sur bois, de magnifiques spécimens de l'art religieux qui semblent trahir la présence d'un homme de foi, bonne ou mauvaise. On est vraiment saisi par ces alignements d'objets sacrés quand on sait qu'ici vécut Frédéric Dard, le père du célèbre commissaire San-Antonio et de personnages assez peu enclins à la sainteté. Françoise Dard, qui partagea la vie du romancier pendant plus de trente ans, reçoit en compagnie de son beau-fils, Patrice Dard. « Il est mort là », dit celui-ci en montrant une pièce envahie de livres, où trône un immense écran de télévision qui diffuse une cassette des « Téletubies ». C'est là qu'il lisait, des livres d'histoire, des ouvrages de cosmologie, des grandes fresques sur les astres racontées par Hubert Reeves. En évidence, parmi d'autres, un beau livre consacré à l'art religieux, près de *La Terre vue du ciel*, de Yann-Arthus Bertrand, comme si Frédéric Dard avait voulu se préparer au spectacle de « *là-haut* ». Mais on ne s'appesantit pas trop et on évoque l'écrivain vivant, angoissé, mais vivant. « Il avait toujours l'angoisse de ne pas y arriver, de ne pas être à la hauteur, de ne pas être aussi bon que la fois d'avant, observe Françoise Dard. Il a souffert tous les jours. Écrire, c'était comme évacuer un calcul. Après dix à douze heures d'écriture quotidienne, il sortait éffondré, un vrai zombie, les yeux cernés. »

Elle se souvient d'une année où, à la fin du mois de juillet, « *San-Ant* » avait décidé de s'accorder trois semaines de vacances. « On est partis à Antibes faire du bateau. Mais au bout de dix jours, il était devenu tellement insupportable qu'on lui a dit, ma mère et moi : « Tu devrais recommencer à écrire ». Il n'aurait pas tenu un jour de plus. » Françoise évoque encore un voyage en Indonésie. Il avait emporté avec lui sa machine à boules. Hélas, elle s'était cassée durant le voyage. « Il est resté tout le long du séjour dans sa chambre, à écrire à la main. Il s'énervait parce que ça n'allait pas assez vite... » De temps en temps, son épouse le ramenait à certaines réalités conviviales : « Frédéric, ça fait trois jours que tu ne m'as pas parlé, alors dis-moi quelque chose ! »

Levé très tôt le matin, il accompagnait enfants ou petits-enfants à l'école, puis s'installait devant sa machine où était en permanence glissée une feuille de papier. Il était rasé de frais, en costume cravate. « Comme s'il allait au bureau », note Françoise Dard, sauf que le bureau était dans sa chambre, une chambre basse de plafond, encore décorée d'objets religieux, moins visibles toutefois que l'imposante collection des San-Antonio (cent soixante-quinze avec le dernier, *Céréales Killer*). « J'étais éblouie », raconte Françoise, éblouie par cette faculté incessante de créer, même s'il lui fallait souvent remonter le moral de son grand homme. « C'était extra de le voir travailler, renchérit Patrice Dard. Il avançait toujours, c'était immédiat. » Dans les derniers mois, son fils l'encourageait à s'y remettre. « Il me répondait : on verra ça ce soir. C'était le signe qu'il allait mourir, car il ne pouvait pas vivre sans écrire. Deux choses le minaient : ne pas écrire et ne pas bander ! »

Quand il subit une première opération, au début de février 2000, Frédéric Dard avait déjà écrit les deux tiers de son *Céréales Killer*, un titre qui lui était venu pendant son séjour aux soins intensifs. Mais l'opération échoua et il fallut intervenir une deuxième fois. « L'anesthésiste était parti en vacances. Le professeur a dit à mon père : "Ne vous inquiétez pas, je vais le faire



1 SUR LES TRACES DE FRÉDÉRIC DARD

Un fils et son père, c'est le thème du San-Antonio posthume, « Céréales Killer », que les éditions du Fleuve noir publieront le 3 mai et dont « Le Monde » offre de larges extraits à ses lecteurs chaque vendredi du mois d'avril. Le vrai fils, Patrice Dard, raconte avec sa mère, Françoise, un « pater familias » attentif, jamais à court d'un bon mot, malgré l'angoisse d'écrire qui ne le quittait pas

revenir". Et mon père a répondu : "Vous avez raison, on ne change pas une équipe qui gagne". » Terriblement affaibli, « San-Antonio » va cependant terminer son livre en dictant des pages entières à Françoise et à Patrice, puisqu'il n'avait plus la force d'écrire. « J'ai gardé des bandes que je ne ferai jamais écouter, confie ce fils encore imprégné du père. On y entend à peine sa voix, un souffle. » C'est ainsi qu'il a gardé pour lui un exemplaire de San-Antonio destiné à un infirmier. « Il n'a pas pu terminer la dédicace. C'est sa dernière, elle est inachevée. »

Un fils et son père : c'est le thème du San-Antonio posthume que les éditions du Fleuve noir publieront le 3 mai. Ce n'est pas la première fois que ce fils apparaît dans San-Antonio destiné à un infirmier. En réalité, il ne s'agit pas d'un fils de sang, même si ce fils est le fruit du sang versé, puisque San-Antonio a « adopté » Antoine junior après avoir abattu ses parents, de terri-



LIDO/SIPA
PAUL GIROUX/LE PROGRÈS

bles gangsters rectifiés à la balle de plomb. « Le fils de San-Antonio a été kidnappé dans Du bois dont on fait les pipes, rappelle Patrice Dard. Antoine junior a été élevé sévèrement. Il est comme mon père aurait voulu que nous soyons... » Quoique...

Dans *Céréales Killer*, le fils du commissaire, frais diplômé de l'école de police, se met dans un mauvais pas en participant à une rave faite dans la campagne beauceronne (San-Antonio a résisté au jeu de mot « betterave partie », sans doute avait-il ses raisons. Ne soyons pas plus san-antonionien que San-Antonio). Une jeune femme, dont était épris Antoine, a été trucidée de vilaine façon et, près de son cadavre, la police a trouvé une casquette marquée au nom du rejeton du célèbre commissaire. C'est ainsi qu'on voit San-Antonio sortir d'une semi-retraite pour reprendre du service à la Tour pointue et tenter d'innocenter le jeune, soudain un peu « seulâtre » dans ce monde

de brutes. Faut-il y voir un présage, un passage de relais entre le père et le fils, une dernière leçon avant trépas, une leçon de vie et d'amour ? Patrice Dard sourit. Il en a de belles à raconter sur l'éducation que Frédéric réservait à sa progéniture.

« Il m'aurait élevé comme un fils de chanoine, si ça existait, lance malicieusement Patrice. Quand j'avais dix-neuf ans, il venait me chercher à minuit pour que je rentre à la maison. Je me souviens du jour où j'ai reçu une de ces baffes... J'étais en train d'embrasser une fille à la sortie du cinéma. » Françoise Dard renchérit : « Ma fille et son mari étaient partis en Indonésie pour leur voyage de noces. Frédéric n'y tenait plus, il a fini par les rejoindre. » Elle se souvient encore d'un baiser donné par sa fille, âgée alors de quinze ans, à son « amoureux ». Frédéric Dard ne supporta pas ce spectacle et ne parla plus à personne des jours durant... « J'avais treize ou quatorze ans quand mon père

Frédéric Dard et son fils, Patrice. Ci-contre, en 1967, avec sa femme, Françoise. En bas, San-Antonio apprend le tir à l'école des commissaires de Saint-Cyr-au-Mont-d'Or.

me donna l'autorisation de lire des San-Antonio, dit Patrice Dard. Ce jour-là, je lui avais répondu que je les avais déjà tous lus. Je les devrais dans mon lit, sous les draps, avec ma lampe électrique. C'était encore un argot assez classique que je comprenais. Il avait alors voulu me parler des femmes. Je lui ai avoué que j'avais déjà eu une aventure avec la bonne. » Cette fois, le père avait souri...

PLUS tard, Frédéric Dard a mis en application un vieux principe paysan : « Quand ton fils a grandi, fais-en ton frère. » Dans la décennie 1990, les deux hommes ont travaillé ensemble, écrit des scénarios de la série télévisée « Maître Da Costa », des adaptations. « Mon père était un écrivain solitaire, insiste cependant Patrice Dard. Mais il m'appelait plusieurs fois par jour pour tester sur moi une trouvaille, une bonne tournure. Il me disait : "Qu'est-ce que tu penses de ça ?" Il me demandait parfois si je n'avais pas l'idée d'un endroit où camper une scène d'un San-Antonio. On était deux copains. » A propos du nom choisi au beau commissaire, Françoise Dard confirme cette histoire : « Il a déplié une carte des Etats-Unis puis il a fermé les yeux. La mère de Patrice, Odette, a guidé sa main. Son doigt s'est posé sur la ville de San-Antonio. Il s'est écrié : "Merde, c'est un nom espagnol !" Mais il l'a gardé en se disant qu'après tout, c'était le destin. »

Patrice hoche la tête. « Le personnage aurait été totalement différent s'il avait mis le doigt sur Chicago. Avec San-Antonio, il se démarquait du héros américain. C'est comme ça qu'il a pu créer des personnages comme Pinaud, puis Bérurier. Il connaissait un vrai Bérurier [il s'agissait du mari d'une bonne de sa mère]. C'était un unijambiste, et mon père nous faisait rire en disant qu'il prenait des bains de pied au singulier. » Au début, les aventures du commissaire empruntaient pourtant au style américain de Peter Cheyney qui faisait un malheur dans le genre. Si l'auteur des aventures de Bérurier se permettait d'évoquer la partie charnue de l'anatomie, il écrivait « c » suivi de trois étoiles, son éditeur Armand de Caro (le père de Françoise Dard) n'hésitait pas à censurer les « gros mots » en se contentant de les initialiser. « C'est après mai 68 et la fin du gaullisme, quand on pouvait tout, qu'il s'est lâché, dit Patrice. Là, il a été vraiment loin... » A cette époque, le père du commissaire beau gosse avait brièvement songé à le

faire disparaître pour laisser place nette à l'écrivain Frédéric Dard, celui qui, dans sa jeunesse, avait rêvé du Goncourt et d'une consécration littéraire plus aux normes. « Un jour, il m'a confié : "Je vais arrêter San-Antonio. Il me fait de l'ombre", dit Patrice Dard. Mais il vendait ces titres à plus de 400 000 exemplaires, alors que les romans publiés sous son nom, comme *La Crève*, ne dépassaient pas les 50 000. Il a regretté que San-Antonio prenne le pas sur Frédéric Dard. Mais quand les gens se sont mis à l'arrêter dans la rue... Alors il s'est mis à écrire de temps en temps un gros livre sous son nom. C'était une façon pour lui de s'échapper. Car vous comprenez, San-Antonio et tous ses personnages, ça lui faisait une famille de plus à trimbaler, c'était une contrainte ! »

D'après Patrice et Françoise Dard, « San-Antonio » se moquait de la critique. « Il a arrêté de lire après un spectacle écrit avec Robert Hossein, *Le Caviar rouge*. Un journal suisse avait écrit : "Il paraît que l'auteur a failli se pendre. Dommage qu'il se soit raté". » Cet article indigne faisait allusion à une tentative de suicide de Frédéric Dard en 1965. Patrice Dard a fait glisser la conversation sur les adaptations de son père. Ainsi surgit le nom de Simonon. « Quand papa a adapté *La neige était sale*, Simonon l'a fait venir dans sa suite de l'hôtel Claridge. Mais il l'a fait poireauter deux heures avant de lui dire que tout allait très bien. Lorsqu'il avait fait le même travail sur *Jésus la Caille*, Carco l'avait lu de suite sous ses yeux car il savait combien l'attente pouvait être douloureuse. » C'est ce même Carco qui, pour la première de *La neige était sale*, avait invité Simonon à rencontrer son adaptateur. « Je n'ai pas d'adaptateur », avait répondu le père de Maigret... Longtemps, très longtemps après, Frédéric Dard rendit la politesse à Simonon en lui rendant visite à bord d'une Rolls Royce blanche

« L'anesthésiste était parti en vacances. Le professeur a dit à mon père : "Ne vous inquiétez pas, je vais le faire revenir." Et mon père a répondu : "Vous avez raison, on ne change pas une équipe qui gagne" »
Patrice Dard

dans laquelle avait aussi pris place le réalisateur Henri-Georges Clouzot. « Sa pipe tremblait ! », se souvient Françoise Dard, peut-être au spectacle de la luxueuse auto de son « adaptateur », à moins que ce ne fût à la perspective de devoir héberger pour une durée indéterminée l'auteur de *L'assassin habite au 21...*

L'ambiance est au rire, même grinçant. « Vers la fin, mon père jouait auprès de ses proches avec l'idée de sa mort. C'était un peu de la torture mentale. Je me souviens d'un repas où nous étions tous réunis. Il commença à réciter la fable de *La Fontaine* : Un riche laboureur, sentant sa fin prochaine... » A Jean-Pierre Mocky, qui lorgnait sur sa petite fille et se proposait d'en faire sa femme, le père de San-Antonio avait répondu : « D'accord, à condition que tu m'en fasses une veuve », du Frédéric Dard pur et sombre, la veine caustique et un brin cynique de celui qui, en tout nageur, voyait un noyé. Sans doute leur a-t-il expédié des « mots d'oiseau », à saint Antoine et à tous les saints, quand la mort l'a pris et qu'ils ne l'ont pas retenu.

Eric Fottorino

PROCHAIN ARTICLE (dans Le Monde du 14 avril) : San-Antonio et ses fans

Les marchés boursiers américains ont rebondi, jeudi, sans grande conviction

L'indice Nasdaq a enregistré, le 5 avril, une hausse de 8,9 %, une des plus fortes de son histoire

Le marché américain des valeurs technologiques, représenté par l'indice Nasdaq, s'est adjugé 8,92 % de hausse, jeudi 5 avril. Il a profité

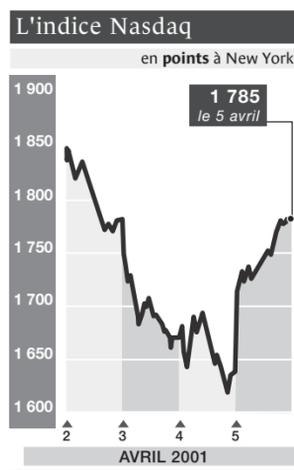
d'une reprise technique ainsi que des déclarations rassurantes du constructeur informatique Dell. Ce rebond n'est toutefois soutenu que par

de faibles volumes de transactions, signe de la prudence des opérateurs. Il a néanmoins profité aux places européennes et latino-américaines.

L'INDICE Nasdaq a enregistré, jeudi 5 avril, la troisième plus forte hausse de son histoire, en s'adjugeant 8,92 %, deux jours seulement après avoir perdu plus de 6 % en une seule séance ! Signe que la volatilité et la nervosité règnent en maître, les deux meilleurs records de hausse ont été enregistrés dans les six derniers mois de l'histoire trentenaire du marché américain des valeurs technologiques, le 3 janvier 2001 (+14,17 %), et le 5 décembre 2000 (+10,48 %). Sur les quatre derniers jours, la nervosité record du

spectaculaires, les vendeurs à découvert ayant dû racheter les titres sur lesquels ils avaient spéculé à la baisse. Mais la volatilité actuelle témoigne aussi de l'hyper-sensibilité des opérateurs aux résultats des sociétés, à partir desquels ils cherchent toujours à extrapoler une tendance générale. Jeudi, l'optimisme est ainsi revenu après la confirmation de ses prévisions de résultats pour le premier trimestre, par le constructeur d'ordinateurs Dell Computer, un des poids lourds du

chômages américains et de la progression du salaire horaire, qui devaient être publiés vendredi, pour se forger une opinion sur la marche de l'économie américaine. Par contagion, ce rebond a bénéficié aux places européennes. Jeudi, le CAC 40 a pris 1,71 %, le Dax allemand a bondi de 3,14 % et le Footsie a gagné 1,56 %. Ces marchés ouvraient tous en hausse vendredi matin. Les Bourses latino-américaines de Buenos Aires et Sao Paulo, sous pression ces dernières semaines, ont aussi regagné, chacune, plus de 4 % jeudi. En revanche, Tokyo est restée stable, le Nikkei terminant vendredi en hausse de 0,02 %, le plan de relance arrêté par le Premier ministre avant sa démission (lire page 3) n'ayant pas convaincu les investisseurs.



La Banque d'Angleterre baisse ses taux d'intérêt

La Banque d'Angleterre (BoE) a réduit, comme prévu, une nouvelle fois son taux directeur, jeudi 5 avril, en réaction aux derniers indicateurs économiques qui témoignent d'un ralentissement de l'activité au Royaume-Uni. Le taux directeur, fixé à 5,50 %, a été diminué d'un quart de point.

Le comité de politique monétaire de la BoE a expliqué qu'il s'inquiétait du ralentissement mondial, de la baisse des Bourses et des conséquences sur l'économie britannique de l'épidémie de fièvre aphteuse. « Ces facteurs ont déjà probablement affecté la demande et la croissance de la production et devraient continuer à le faire, ce qui aura un impact sur le climat des affaires et la confiance du consommateur », explique le comité dans un communiqué. La Banque centrale avait déjà assoupli sa politique monétaire au mois de janvier.

marché a pourtant débouché sur un bilan dérisoire, l'indice Nasdaq passant de 1 840,26 points à 1 785,00 points, soit une baisse de 3,0 % en quatre séances. De son côté, l'indice Dow Jones, référence de la place de New York, a fortement rebondi jeudi, s'envolant de 4,23 %, à 9 918,05 points. Moins volatil que le Nasdaq, il enregistre une hausse de 0,4 % en quatre jours.

Nasdaq. L'action Dell a gagné plus de 13 %, et toutes les vedettes du Nasdaq l'ont suivie : Lucent (+17 %), Intel (+13 %), JDS Uniphase (+18 %), Hewlett Packard (+12 %), Microsoft et Cisco (+9 %)... A l'inverse, la chute de mardi avait été déclenchée par une série d'avertissements sur les résultats, notamment de l'éditeur de logiciels Arriba. Après une forte baisse, certains investisseurs reviennent aussi vers des achats « à bon compte » de valeurs massacrées ces derniers

LA PEUR DE SE BRÛLER LES DOIGTS

Le rebond des marchés n'a pas complètement convaincu les opérateurs de l'inscription à l'ordre du jour d'un changement de tendance, maintes fois annoncé. « Les investisseurs ont peur de se brûler à nouveau les doigts, ils restent donc assez sceptiques », notaient récemment les analystes de la Commerzbank. Ceux de Paresco Futures soulignent, vendredi matin, que « les grandes valeurs technologiques ont effacé leurs pertes des deux derniers jours dans de faibles volumes ». Ces faibles volumes s'expliqueraient par le fait que les capitaux n'ont pas vraiment quitté le marché obligataire, où ils ont trouvé refuge. « La baisse des fonds d'Etat n'est pas aussi prononcée que la hausse des marchés d'actions, ce qui indique un doute des investisseurs sur la fin de l'hémorragie boursière », précisent les analystes.

D'autres annonces négatives sur les résultats peuvent en effet tomber à tout moment. Dell même s'est refusé à tout commentaire sur le reste de l'exercice. Surtout, les marchés attendent les chiffres du

Des phénomènes techniques sont, comme toujours, partielle-

Vivendi et Sony s'allient à Yahoo ! pour distribuer de la musique en ligne

LA COURSE à l'exploitation du marché de la musique en ligne s'est accélérée jeudi 5 avril, avec l'annonce d'une « alliance » entre le premier portail Internet mondial, Yahoo!, et Duet, la société conjointe créée en février par Vivendi Universal et Sony. Cet accord prévoit, dans un premier temps, que Yahoo! diffuse et commercialise les services prévus par Duet aux Etats-Unis. En majeure partie payants, ces services – qui donneront accès aux catalogues des maisons de disques Universal Music Group et Sony Music Entertainment – devraient être lancés « cet été », selon Vivendi. D'ici là, Yahoo! pourrait être prêt à assurer les mêmes prestations en Europe : « Il est vraisemblable que le lancement européen de l'accord se fera au même moment » qu'aux Etats-Unis, a commenté Jean-Marie Messier, le PDG de Vivendi Universal.

Selon lui, cette alliance est « non exclusive ». M. Messier n'a pas caché que Duet cherchait à faire diffuser son catalogue par d'autres moyens. Cela sera notamment le cas de Vizzavi, le portail créé par Vivendi en collaboration avec l'opérateur téléphonique britannique Vodafone. « Vizzavi finalise son propre accord avec Duet », a commenté le PDG. De son côté, Yahoo! aura la possibilité de conclure des accords avec d'autres majors. Mais « Duet sera toujours le service on-line le mieux placé » sur le premier portail mondial.

A en croire M. Messier, la collaboration entre Yahoo! et Vivendi n'en serait qu'à ses prémices : « D'autres discussions en matière commerciale sont

envisageables, qui peuvent concerner nos activités américaines en matière de contenu », a-t-il déclaré sans plus de précision.

Quoi qu'il en soit, l'alliance annoncée jeudi devrait, a-t-il espéré, renforcer la position de Universal Music et de Sony Music aux Etats-Unis. Ensemble, les deux partenaires y contrôlaient, selon M. Messier, 47 % du marché des ventes de disques, au premier trimestre 2001, contre 33 % pour le pôle constitué de Warner (AOL Time Warner), EMI et BMG (Bertelsmann). Ces derniers ont joint leurs forces, lundi, avec l'américain RealNetworks pour créer MusicNet, une plateforme de distribution en ligne de leur musique, sous licence (Le Monde du 4 avril).

DANS LE SILLAGE DE NAPSTER

Mercredi, c'était au tour de Microsoft d'annoncer le lancement de MSN Music, un service de distribution de musique sur son portail Internet, qui pourrait jeter les bases d'un système de téléchargement et d'abonnement.

Toutes ces initiatives sont prises dans le sillage de Napster, le site américain qui permet aux internautes d'échanger gratuitement des morceaux de musique. Sommé en mars par la justice américaine d'installer des filtres pour empêcher l'accès aux morceaux protégés par les droits d'auteur, Napster est accusé de ne pas respecter ses obligations.

Antoine Jacob

L'ART menace France Télécom de sanctions

L'AUTORITÉ de régulation des télécommunications (ART) a fait monter la pression d'un cran vis-à-vis de France Télécom, jeudi 5 avril. Elle a lancé une nouvelle sommation à l'opérateur historique, accusé d'entraver l'ouverture à la concurrence de son réseau téléphonique local.

L'enjeu du bras de fer qui oppose l'ART à France Télécom depuis plusieurs mois est la mise œuvre effective du « dégroupage ». En théorie, depuis le 1^{er} janvier, tous les concurrents sont autorisés à louer la ligne téléphonique qui dessert chaque abonné et peuvent ainsi se substituer totalement à l'opérateur historique pour offrir des services de téléphonie locale ou d'accès rapide à Internet (ADSL). Sur le terrain, cette étape ultime de l'ouverture à la concurrence du marché des télécommunications a bien du mal à se mettre en place.

La semaine dernière, deux associations d'opérateurs avaient demandé à l'ART de sanctionner France Télécom. La réaction de l'Autorité ne s'est pas fait attendre. Elle a donné jusqu'au 13 avril à France Télécom pour publier une offre de référence conforme à ses exigences, sous peine de sanctions.

LITIGE SUR LES TARIFS

L'ART reproche à l'opérateur de n'avoir pas appliqué sa décision du 8 février. A cette date, l'ART demandait à France Télécom de fixer de nouvelles règles du jeu et de baisser significativement le prix de la location de ses lignes téléphoniques. La réponse de France Télécom publiée le 23 février se conformait en partie aux attentes. Toutefois, l'opérateur se refusait à obtenir sur deux points, et déposait à ce sujet une recours gracieux auprès de l'Autorité : la modifica-

tion des tarifs d'accès au service, qui devaient passer de 1 067 francs à 708 francs, et l'obligation de relier si nécessaire les locaux techniques de ses concurrents à ses propres centraux téléphoniques. Ce recours ayant été rejeté, France Télécom a annoncé son intention de porter, la semaine prochaine, l'affaire devant le Conseil d'Etat.

Si France Télécom ne se soumet pas à ce nouvel ultimatum, l'ART pourrait sanctionner l'opérateur et lui imposer une amende d'un montant équivalent à 3 % de son chiffre d'affaires. Mais l'opérateur historique a indiqué qu'il se conformerait aux décisions de l'ART dans l'attente d'une décision sur le fond. De plus, les premiers contrats de dégroupage entre France Télécom et ses concurrents viennent d'être signés.

Laurence Girard

Air Littoral demande l'aide de deux conciliateurs

DIRECTION et syndicats d'Air Littoral se sont accordés, jeudi 5 avril, lors d'un comité d'entreprise extraordinaire, sur la nécessité de requérir du tribunal de commerce de Montpellier la nomination de deux conciliateurs. Quatre jours après l'annonce par SAirGroup de l'arrêt de tout versement à la compagnie qu'il contrôle, les salariés espèrent que les conciliateurs mettront à profit le délai de trois mois dont ils disposeront pour trouver un repreneur et geler les créances, qui s'élèvent à 300 millions de francs. Parmi les repreneurs éventuels, le président du directoire, Marc Rochet, a cité un organisme de tourisme, des investisseurs américains et espagnols et François Legros, le président de la société de téléconférence Genesys, qui espère entraîner derrière son projet de reprise une dizaine d'entrepreneurs régionaux. - (Corresp.)

Allianz et Dresdner font cause commune au capital du Lyonnais

L'ASSUREUR ALLEMAND Allianz, qui a lancé, lundi 2 avril, une offre amicale sur Dresdner Bank, prévoit de regrouper la participation des deux établissements au capital du Crédit lyonnais. Le nouvel ensemble Allianz-Dresdner devrait ainsi contrôler 9,8 % de la banque française. Il pourra rivaliser avec le Crédit agricole, qui en détient 10 %, dans l'hypothèse des grandes manœuvres qui pourraient avoir lieu pour le contrôle de la banque. La banque allemande a confirmé, jeudi 5 avril, vouloir récupérer les droits de vote liés à la participation qu'elle avait achetée en toute discrétion début 2000 (3,6 %) afin de les joindre aux 6,2 % détenus par Allianz. L'assureur allemand ne pourra pas récupérer ses droits de vote avant le 8 juillet, deuxième anniversaire de la privatisation du Lyonnais. La troisième banque allemande s'était vue privée de ses droits parce qu'elle n'avait pas informé le Crédit lyonnais de l'achat de ces actions. Les droits de vote attachés à ce paquet ont été limités à 0,5 % pour une période de deux ans à la demande de membres du GAP, le groupe d'actionnaires partenaires du Crédit lyonnais, dont le Crédit agricole.

Les Quinze lancent le projet de navigation par satellite Galileo

LES MINISTRES européens des transports, réunis, jeudi 5 avril, à Luxembourg, se sont mis d'accord, à l'unanimité, pour lancer le projet civil européen Galileo de navigation par satellite. Ce projet, dont le coût global est estimé à environ 3,25 milliards d'euros, est destiné à donner à l'Europe son indépendance dans un domaine stratégique en plein essor, qui est actuellement dominé par le système GPS (Global positioning system) américain. Cet accord libère de facto une première tranche de 100 millions d'euros pour l'année 2001, afin de financer l'ouverture de la phase de développement (2001-2005). Lors de celle-ci, le secteur privé devrait s'engager à hauteur de 200 millions d'euros, selon un mémorandum d'entente impliquant plusieurs sociétés européennes, dont Alcatel Space, ENAV, AENA, Thales, Telespazio et ITS. Trois pays – le Royaume-Uni, les Pays-Bas et l'Allemagne – ont finalement levé leurs objections, à la fois financières et stratégiques, ce qui a permis d'aboutir à un consensus. - (Corresp.)

Adrien de Tricornot

Le Monde ARGENT
EPARGNE PLACEMENTS <http://www.lemonde.fr>

EN VENTE CHAQUE SEMAINE AVEC LE MONDE DATÉ DIMANCHE-LUNDI

Tous les samedis, faites un bon placement

NOUVEAU

Le Monde vous offre chaque samedi un nouveau supplément : Le Monde Argent pour répondre à toutes vos questions sur la gestion de votre patrimoine.
Le Monde Argent, c'est la certitude d'une analyse critique, réellement indépendante des produits financiers proposés par le marché.
Les pages placement qui paraissent dans Le Monde daté dimanche-lundi sont intégrées dans ce nouveau supplément du samedi.

Le Monde Argent, un nouveau supplément hebdomadaire avec Le Monde daté dimanche-lundi.

VALEURS EUROPÉENNES

Les valeurs TMT (télécommunications, médias et technologie) ont été les principales bénéficiaires, jeudi 5 avril, de l'embellie du Nasdaq. A Francfort, l'éditeur de logiciels SAP a bondi de 10,35 %, à 128 euros et Siemens a gagné 5,02 %, à 115,2 euros.

Les valeurs électroniques ont affiché une nette reprise, jeudi. L'action Philips a gagné 6,5 %, à 29,96 euros, à Amsterdam, et Getronics a progressé de 10,5 %, à 5,04 euros.

Table with 4 columns: Code pays, Cours en euros, % Var. 04/04. Includes sections for AUTOMOBILE and BANQUES.

Table with 4 columns: Code pays, Cours en euros, % Var. 04/04. Includes sections for CONGLOMÉRATS and TÉLÉCOMMUNICATIONS.

Table with 4 columns: Code pays, Cours en euros, % Var. 04/04. Includes sections for AUTOMOBILE and BANQUES.

Table with 4 columns: Code pays, Cours en euros, % Var. 04/04. Includes sections for CONGLOMÉRATS and TÉLÉCOMMUNICATIONS.

Table with 4 columns: Code pays, Cours en euros, % Var. 04/04. Includes sections for AUTOMOBILE and BANQUES.

Table with 4 columns: Code pays, Cours en euros, % Var. 04/04. Includes sections for CONGLOMÉRATS and TÉLÉCOMMUNICATIONS.

Table with 4 columns: Code pays, Cours en euros, % Var. 04/04. Includes sections for AUTOMOBILE and BANQUES.

Table with 4 columns: Code pays, Cours en euros, % Var. 04/04. Includes sections for CONGLOMÉRATS and TÉLÉCOMMUNICATIONS.

Table with 4 columns: Code pays, Cours en euros, % Var. 04/04. Includes sections for AUTOMOBILE and BANQUES.

Table with 4 columns: Code pays, Cours en euros, % Var. 04/04. Includes sections for CONGLOMÉRATS and TÉLÉCOMMUNICATIONS.

Table with 4 columns: Code pays, Cours en euros, % Var. 04/04. Includes sections for AUTOMOBILE and BANQUES.

Table with 4 columns: Code pays, Cours en euros, % Var. 04/04. Includes sections for CONGLOMÉRATS and TÉLÉCOMMUNICATIONS.

Table with 4 columns: Code pays, Cours en euros, % Var. 04/04. Includes sections for AUTOMOBILE and BANQUES.

Table with 4 columns: Code pays, Cours en euros, % Var. 04/04. Includes sections for CONGLOMÉRATS and TÉLÉCOMMUNICATIONS.

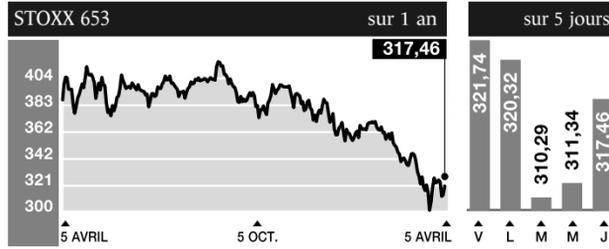


Table listing various companies and their stock prices, including RICHEMONT UNITS, ROY.PHILIPS ELE, RYANAIR HLDGS, etc.

Table listing pharmaceutical companies and their stock prices, including ACTELION N, ALTANA AG, ASTRAZENECA, etc.

Table listing equipment companies and their stock prices, including ABB N, ADECCO N, AEROPORT DI RO, etc.



Table listing energy companies and their stock prices, including BG GROUP, BP AMOCO, CEPSA, etc.

Table listing financial services companies and their stock prices, including 3I GROUP, ALMANIJ, ALPHA FINANCE, etc.

Table listing cyclical consumption companies and their stock prices, including ACCOR, ADIDAS-SALOMON, AGFA-GEVAERT, etc.

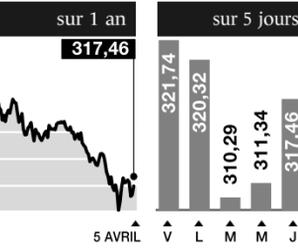


Table listing various companies and their stock prices, including SINGULUS TECHNO, SKF-B, SMITHS GROUP, etc.

Table listing insurance companies and their stock prices, including AEGIS GROUP, AEGON NV, AGF, etc.

Table listing media companies and their stock prices, including B SKY B GROUP, CANAL PLUS, CAPITAL RADIO, etc.

Table listing various companies and their stock prices, including CDB WEB TECH INT, CGIP, CMG, etc.

Table listing various companies and their stock prices, including BG GROUP, BP AMOCO, CEPSA, etc.

Table listing various companies and their stock prices, including 3I GROUP, ALMANIJ, ALPHA FINANCE, etc.

Table listing various companies and their stock prices, including ACCOR, ADIDAS-SALOMON, AGFA-GEVAERT, etc.

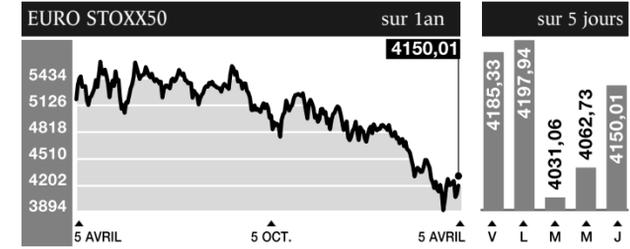


Table listing various companies and their stock prices, including SINGULUS TECHNO, SKF-B, SMITHS GROUP, etc.

Table listing insurance companies and their stock prices, including AEGIS GROUP, AEGON NV, AGF, etc.

Table listing media companies and their stock prices, including B SKY B GROUP, CANAL PLUS, CAPITAL RADIO, etc.

Table listing various companies and their stock prices, including CDB WEB TECH INT, CGIP, CMG, etc.

Table listing various companies and their stock prices, including BG GROUP, BP AMOCO, CEPSA, etc.

Table listing various companies and their stock prices, including 3I GROUP, ALMANIJ, ALPHA FINANCE, etc.

Table listing various companies and their stock prices, including ACCOR, ADIDAS-SALOMON, AGFA-GEVAERT, etc.

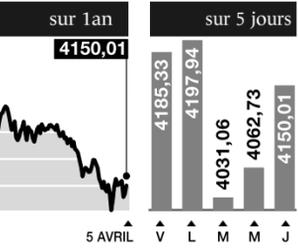


Table listing various companies and their stock prices, including SINGULUS TECHNO, SKF-B, SMITHS GROUP, etc.

Table listing insurance companies and their stock prices, including AEGIS GROUP, AEGON NV, AGF, etc.

Table listing media companies and their stock prices, including B SKY B GROUP, CANAL PLUS, CAPITAL RADIO, etc.

Table listing various companies and their stock prices, including CDB WEB TECH INT, CGIP, CMG, etc.

Table listing various companies and their stock prices, including BG GROUP, BP AMOCO, CEPSA, etc.

Table listing various companies and their stock prices, including 3I GROUP, ALMANIJ, ALPHA FINANCE, etc.

Table listing various companies and their stock prices, including ACCOR, ADIDAS-SALOMON, AGFA-GEVAERT, etc.

★ CODES PAYS ZONE EURO
FR : France - DE : Allemagne - ES : Espagne
IT : Italie - PT : Portugal - IR : Irlande
LU : Luxembourg - NL : Pays-Bas - AT : Autriche
FI : Finlande - BE : Belgique - GR : Grèce.
CODES PAYS HORS ZONE EURO
CH : Suisse - NO : Norvège - SE : Suède
GB : Grande-Bretagne - DK : Danemark

Griffes et labels

Marques et boutiques de mode ne se contentent plus d'un logo. Musiques, mini-concerts, DJ, édition de disques deviennent des vecteurs privilégiés pour définir et imposer son image

BEATLEMANIAQUES en vestes Cardin sans col et Chelsea boots, punks en perfectos lardés d'épingles à nourrice et de chaînes, adeptes du hip-hop en pantalons baggy, pendentifs et bagues en or... Si, depuis toujours, la musique et la mode s'influencent mutuellement, ces deux industries de l'éphémère jouent aujourd'hui la carte de la transversalité pour enrichir l'image des labels ou des marques.

Utilisée dans les défilés pour faire marcher en rythme les mannequins ou pour camoufler les bruits des coulisses, la musique commence, dans les années 1980, à participer au spectacle de la mode. Tandis que le groupe Dee Lite crée pour, Thierry Mugler, un morceau intitulé *Mugler*, Jean Paul Gaultier

Sixième Son anime Etam

Baptisé « La Cité de la Femme », le futur mégastore parisien d'Etam, aux proportions toutes felliniennes (1 250 m², répartis sur huit niveaux), a fait appel aux designers sonores de Sixième Son pour mettre en scène musicalement les différents espaces de la marque. Cette agence, née il y a cinq ans et unique en Europe, définit une signature musicale comme on crée un logo.

Pour la lingerie, de petits modules de une à trois minutes illustrent sous formes d'histoires les différentes tendances de la ligne. Chuchotements, rires, bulles de champagne... Durant toute la journée, un ordinateur central rediffuse en boucle et de façon aléatoire la quinzaine d'heures de la mode, les designers de Sixième Son ont prévu de renouveler leurs créations tous les mois ou toutes les saisons, selon les lignes...

– qui habille sans distinction Madonna ou l'accordéoniste Yvette Horner – chante *How to do that*. « A la fin des années 1980, Comme des Garçons ou Yohji Yamamoto ont importé les bandes-son conceptuelles et l'idée de la mode comme mode de vie global, au confluent de la contre-culture », explique l'illustrateur sonore Frédéric Sanchez. De plus en plus souvent, des stylistes du son ont été chargés de tra-

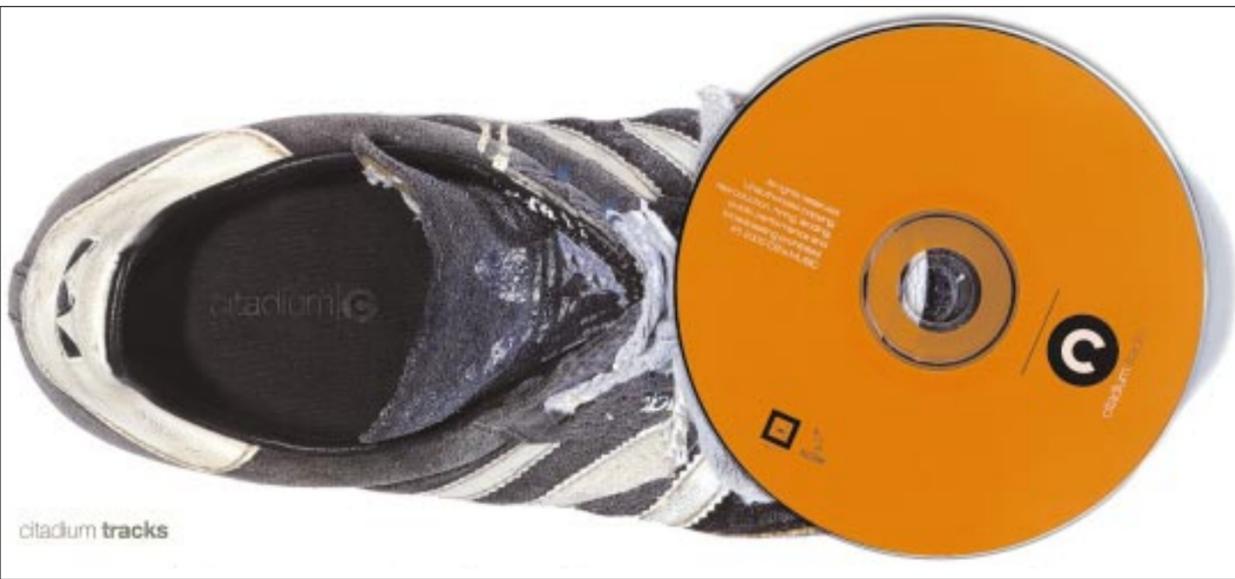
duire musicalement l'esprit d'une collection sur une bande taillée sur mesure.

« La mode est aussi un formidable média pour la musique. Nous avons utilisé Stereolab pour le défilé Prada. Le groupe s'est retrouvé propulsé dans tous les magazines », continue Frédéric Sanchez, qui dirige également un espace, à la fois boutique de disques, lieu d'exposition ou de performance live. Car les créateurs jouent également les mécènes. Pionnière, avec Jean Toutou d'APC – qui produit le chanteur Lili Boniche –, Agnès b. continue de multiplier les interactions entre mode et musique. Ainsi, la créatrice s'associe au projet d'une comédie musicale imaginée par Cédric Pigot et Jean-Baptiste Bruant, invite le groupe Bum Cello à accompagner en direct des projections d'un film du photographe Louis Jammes, ou projette, avec Placebo – pour lesquels elle réalise des costumes de scène – un concert au CBB, la mythique salle underground new-yorkaise.

ARGUMENT MARKETING

Propulsés, depuis quelques années, par la vogue de la *french touch*, les DJ multiplient les associations avec la mode : Dimitri from Paris, pour la campagne de publicité du parfum Jazz Live d'Yves Saint Laurent, ou DJ Cam – aujourd'hui sponsorisé par Armani – en 1998 pour Junko Shimada... Edités à quelques exemplaires, les CD collector jouent les ambassadeurs musicaux et promotionnels des créateurs. En 1999, pour sa première collection, Gaspard Yurkievich donnait en guise de carton d'invitation un avant-goût musical de son défilé, mixé par l'anglais Matthew Herbert.

« Aujourd'hui, la mode inspire aussi bien le cinéma que la musique. Elle est elle-même une éponge qui aspire toute cette énergie. Et les DJ correspondent à la culture de la nouvelle génération de créateurs », explique Gaspard Yurkievich. Car, tandis que Christophe Lemaire a fait défiler à l'été 2000 ses mannequins hommes aux rythmes très sixties du label Tricatel de Bertrand Burgalat, Eric Bergère a fêté l'ouverture de sa première boutique et les cinq ans de sa maison en offrant une compilation de son complice musical, DJ Felix. « Comme les DJ sont devenus des célébrités, les célébrités sont devenues des DJ », écrivait en décembre 2000 le supplément mode du *New York Times*. Invité des « Personality tuesdays » du Joey's Pub, le roi du sportswear griffé, Tommy Hilfinger,



Le boîtier de la compilation « Tracks », proposée par Citadium, le grand magasin spécialisé dans le sportswear et produite par le label Pschent, qui mélange ragamuffin, dub et rap.

n'a pas hésité à jouer des platines.

Maîtres de toutes les fêtes de la mode, les DJ sont aussi devenus un argument marketing. Pour l'inauguration du Printemps de l'homme, en octobre 1999, le grand magasin parisien a organisé un *home studio* où l'écurie de Radio FG est venue mixer à tour de rôle. Depuis, le magazine maison, *Modzik*, développe, tous les deux mois, l'actualité croisée de la mode et des musiques électroniques en invitant un musicien pour une série mode et un concert au premier étage du magasin. « Auparavant, la radio était diffusée dans les boutiques de vêtements, aujourd'hui,

on a envie de quelque chose de plus humain, les marques ont de plus en plus besoin d'identité », explique le directeur de la publication, Anatole Amavi.

COMPILATIONS MAISON

Et, après les compilations de lieux comme celle de l'hôtel Costes, signée Stéphane Pompougnac – le troisième volume dépassait fin 2000 et en un mois seulement de commercialisation les 50 000 exemplaires –, les boutiques créent aussi leur univers musical. Ainsi, suivant les traces du Buddha Bar ou de l'Alcazar, la boutique Colette a écoulé en un mois seulement les

2 000 exemplaires de sa compilation maison, mis en vente en mars.

Après les parfums, substitués accessibles du luxe, le disque concentre à son tour le prestige de la marque, à emporter chez soi. En mai 2000, le DJ Erik Rug, spécialiste de la musique black et dance, transposait dans une compilation baptisée *Initial Groove* l'esprit basic et funk de la ligne Barbara Bui Initials. Aujourd'hui, la marque étend le concept à son café avec la sortie récente de son disque *Arôme*, mixé par le très prolifique Emmanuel S, amphitryon des soirées Piazza Club des Bains. Après avoir fait danser ses invités

sur les rythmes d'Aurore Leblanc (figure de proue de Radio FG), pour l'ouverture de son mégastore de la rue de Rivoli, la boutique de lingerie 1.2.3 a elle aussi mis en vente une compilation. « Après avoir repensé, dans les années 1990, l'architecture des boutiques, les marques ont pris conscience de la nécessité de soigner leur image musicale. Aujourd'hui, on ne vient pas dans les boutiques de luxe pour écouter du Patrick Bruel », conclut Frédéric Sanchez. Après la décennie de l'espace, le XXI^e siècle s'annonce sous le signe du son sur mesure.

Louise Roque

Guide

● **Agnès b** invite à des projections du film *La Trace de Moloktchou* du photographe Louis Jammes, consacré à l'ethnie sibérienne des Dolganes, accompagnées des rythmes à cordes de Bum Cello. Du 19 avril au 26 mai, à la Galerie du Jour, 44, rue Quincampoix, 75004 Paris ; tél. : 01-44-54-55-99.

● **Homecore**, une des marques pionnières du hip-hop hexagonal, inaugure sa vocation interactive avec une exposition consacrée à Artus, l'adepte de l'art-life. Jusqu'au 15 avril, à la boutique Daily Plus, 61, rue des Saint-Pères, 75006 Paris ; tél. : 01-45-49-45-11.

● **Czerninsky**, ex-membre du groupe Mikado, est invité à l'Espace Frédéric-Sanchez pour une soirée live pop-lounge-electro, le 26 avril. 5, rue Sainte-Anastase, 75003 Paris ; tél. : 01-44-54-89-54.

● **Michel Gaubert**, illustrateur sonore des défilés Chanel



Le carton d'invitation au défilé de Gaspard Yurkievich de mars 1999 : un disque du DJ Herbert.

ou Balenciaga, a mixé une compilation confidentielle – 2 000 nouveaux exemplaires bientôt disponibles – pour la boutique Colette. En vente au prix de 150 F (23 €) à la boutique, 213, rue Saint-Honoré, 75001 Paris ; tél. : 01-55-35-33-90.

● **Emmanuel S** immortalise pour le Barabara Bui Café – dont il également le DJ résident – sa deep house aux accents de jazz et de downtempo dans une compilation baptisée *Arôme* (Pschent/Wagram). En vente chez les disquaires.

● **Le Citadium**, nouveau temple du sportswear et du streetwear, propose la compilation *Tracks*, qui mélange ragamuffin, dub et rap. En vente au prix de 120 F (18 €) au magasin, 102, rue de Provence, 75009 Paris ; tél. : 01-55-31-74-00.

FIÈVRE APHTEUSE

Arrêtez le massacre



Vaccinez !

En 1991, la communauté Européenne abandonne la vaccination contre la fièvre aphteuse pour raisons économiques, exposant ainsi les pays à une épizootie.

Aujourd'hui nous constatons le désastre, des millions d'animaux sont massacrés honteusement alors que cette maladie, considérée comme bénigne, aurait pu et pourrait être enrayée en vaccinant.

Depuis des années, nous dénonçons l'élevage intensif et les longs transports qui favorisent, entre autres, la propagation de maladies. Quand serons-nous entendus ?

Messieurs les politiques :
Instaurez la quarantaine et la vaccination !



Fondation Brigitte Bardot – 45 rue Vineuse – 75116 Paris – Tél : 01.45.05.14.60
SPA – 39 bd Berthier – 75847 Paris Cedex 17



PERRONO - BIJOUX
Anciens - Occasions - Argentierie
Pierre précieuses - Brillants
Création et transformation
Achats, Ventes,
Echanges, Réparations
Sélectionné par le guide "PARIS PAS CHER"
OPERA angle bd. des Italiens
4, chaussée d'Antin
ETOILE 37, avenue Victor Hugo
ouverts du mardi au samedi

Service maximum !

par Pierre Georges

FAUT-IL être pour la création d'un service minimum ? Grave question, vieux serpent de mer rituel ressorti du placard à chaque thrombose sociale, thèse antithèse, droit de grève contre droit de l'usager, à liberté, liberté et demie. Et ainsi de suite.

Eh bien non. Stop ! défenseur du service public, sans honte ni remords, et encore moins de bleus à l'âme, permettez qu'on rêve d'autre chose qu'au minimum et d'autre manière qu'à minima. Et s'il fallait être pour la création ou la restauration d'un service maximum. C'est-à-dire pour tout autre chose que ce que sont devenus cette machine et ce machin SNCF.

Depuis plus d'une semaine maintenant, les trains, voyageurs comme fret, ne roulent plus qu'à minima, selon l'humeur du dépôt, la détermination des roulants, l'avancée ou la non-avancée des négociations, et une sourde et obscure surenchère intersyndicale. Depuis plus d'une semaine, les fameux usagers, terme absolument dérisoire et détestable, tant il suggère un lien de subordination et comme déjà de soumission entre l'entreprise publique et ses présumés administrés-transportés, les fameux usagers donc sont, de gré ou de force, hors d'usage et usés.

Usés en effet. Usés de ne pas pouvoir faire autre chose que subir. Usés par un conflit dont ils sont à la fois les otages et les alibis malgré eux. Usés, parce que dans la grève, comme hors la grève, ils restent, dans l'esprit et la manière de beaucoup trop de ceux qui sont censés les servir, une sorte de vaste métaphore commode, principielle et moutonnaire : l'usager malgré lui et malgré eux.

Cet usager, non transporté les jours de grève et trop souvent mal transporté les jours ordinaires, dans d'improbables et capricieux trains de banlieue notamment, peut lui aussi avoir son idée et ses revendications sur la question. Et en particulier celle-ci, en 2001, que le contrat d'un service public vis-à-vis de ses utilisateurs, dès lors qu'il est payant et exclusif, est un contrat entreprise-clients. Et qu'il serait grand temps qu'on respecte mieux et plus ce cochon d'usager-client transporté, ou non-transporté.

Cap en effet sur le client ! Enfin et vite. On dit cela, non pour reprendre les termes du programme proposé par la direction et réfuté par les syndicats. Mais simplement parce qu'il nous semble qu'enfin la vieille et irremplaçable entreprise qu'est la SNCF doit sortir de sa culture du conflit d'habitude, de la grève-réflexe, du stop and go pour un oui ou pour un non. Elle doit enfin réussir sa métamorphose, épouser son époque comme d'autres avant elle.

Hors les conflits salariaux, normaux en toute entreprise publique comme privée, les chemins et leur direction ont ce vrai devoir désormais de faire leur cette certitude que les chemins de fer sont une idée formidablement moderne. Que le rail, tout constat et toute comparaison faits, demeure le mode de transport le plus adapté, le plus sûr, le moins polluant, et le plus effectivement public dans un pays de taille et de culture françaises. Le jour où, enfin, ils auront intégré cela, plutôt que de se battre sur un mytique démantèlement, ils auront engagé leur vraie et moderne bataille du rail !

Les Etats-Unis haussent le ton contre la politique de colonisation israélienne

Les hélicoptères de Tshal ont à nouveau bombardé Gaza en riposte à des tirs de mortier

LES AFFRONTEMENTS se sont poursuivis entre Israéliens et Palestiniens dans les territoires occupés, jeudi 5 avril, après l'échec d'une tentative de reprise de coopération sécuritaire entre les deux parties. Dans le même temps, Israël a annoncé la création de nouveaux logements, dans des colonies de Cisjordanie, qui a entraîné une condamnation sévère de la part des Etats-Unis.

Après une journée très tendue, des hélicoptères israéliens sont passés une nouvelle fois à l'attaque dans la nuit de jeudi à vendredi. Ils ont bombardé des bâtiments des forces de sécurité palestiniennes à Gaza, dans la localité de Beit Lahia et le camp de réfugiés de Jabalya. L'armée israélienne a déclaré que ses forces avaient attaqué en réponse aux « nombreuses » attaques au mortier enregistrées dans la soirée contre deux kibboutz limitrophes, Mahal Oz et Netiv Ha'assar, situés en territoire israélien, ainsi que contre des colonies de la bande de Gaza. Selon des sources médicales à Gaza, les bombardements israéliens auraient fait cinq

blessés dont deux graves. L'armée israélienne avait précisé que les tirs de mortier palestiniens n'avaient fait aucune victime.

De violents combats avaient aussi été signalés jeudi soir au point de passage d'Erez, entre Israël et la bande de Gaza. Plus tôt dans la journée, un adolescent palestinien de quinze ans avait été tué par balles lors d'affrontements, et en Cisjordanie, à Jénine, jeudi, un membre du Jihad islamique, recherché par les Israéliens, avait été victime de l'explosion d'un téléphone piégé dans une cabine publique. Des responsables palestiniens de la sécurité ont imputé cet attentat à Israël.

Jeudi matin, une controverse avait opposé Israéliens et Palestiniens à propos de tirs israéliens contre un convoi officiel palestinien venant d'Israël et dans lequel se trouvait le chef de la sécurité préventive de Gaza, Mohamed Dahlane. Les tirs avaient été déclenchés peu après le franchissement du point de passage d'Erez. Deux gardes du corps avaient été blessés. Le convoi rentrait à Gaza après une

réunion infructueuse avec une délégation israélienne pour une reprise de la coopération sécuritaire. Le chef des renseignements palestiniens a parlé d'« embuscade », alors que les Israéliens ont assuré qu'ils n'avaient fait que riposter à des tirs venant du convoi.

Cet incident a vivement fait réagir les Etats-Unis, qui l'ont jugé « très sérieux ». Le porte-parole du département d'Etat, Richard Boucher, en a fait porter la responsabilité sur Israël et a indiqué que le secrétaire d'Etat, Colin Powell, avait téléphoné immédiatement au premier ministre israélien, Ariel Sharon, et au chef de l'Autorité palestinienne, Yasser Arafat. Mais M. Boucher s'est montré encore plus virulent pour critiquer le projet d'extension de colonies annoncé dans l'après-midi de jeudi par Israël, qualifié de « provocant » et « d'incendiaire ». « La poursuite d'implantation de colonies par Israël risque d'enflammer davantage une situation déjà fragile dans la région », a ajouté M. Boucher.

Le ministère israélien du logement a en effet annoncé jeudi la

publication d'offres d'enclères portant sur des terrains où seraient construites 708 habitations. La plus grosse partie (496) concerne le bloc de colonies de Maale Adoumim, entre Jérusalem et la frontière jordanienne, et les autres (212) Alfei Menache, une colonie située au nord de Jérusalem, près de Naplouse. « Ces appels d'offres sont des mesures destructrices pour le processus de paix », a estimé le négociateur palestinien Saëb Erakat. La décision israélienne est survenue alors que l'Union européenne (UE) venait de condamner fermement la politique de colonisation d'Israël, en réaction à des annonces d'extension antérieures. Rappelant que les colonies sont « illégales » et constituent un « obstacle majeur pour la paix », la présidence suédoise de l'UE a appelé « instamment et avec force le gouvernement israélien à revenir sur sa politique de colonisation en ce qui concerne les territoires occupés, y compris Jérusalem-Est. » - (AFP, Reuters.)

► www.lemonde.fr/israel

35 heures : plus de la moitié de l'ANPE a fait grève

PLUS DE LA MOITIÉ des 20 000 salariés de l'Agence nationale pour l'emploi (ANPE) ont fait grève, jeudi 5 avril, selon les huit syndicats de l'Agence, qui avaient appelé à cesser le travail pour protester contre les conditions du passage de l'établissement public aux 35 heures. Selon les syndicats, la grève a été suivie par 56 %, un chiffre ramené à 51,39 % par la direction. Une agence sur deux est restée fermée au niveau national, tandis que plusieurs centaines de personnes ont manifesté devant le ministère de l'emploi à Paris, qui a refusé de recevoir une délégation de grévistes.

Tchad : élection présidentielle fixée au 20 mai

LE PREMIER TOUR de l'élection présidentielle au Tchad a été officiellement fixé au 20 mai, selon un décret présidentiel rendu public jeudi 5 avril et qui confirme la date donnée en février dernier par la Commission électorale nationale indépendante (CENI). « Toutefois, pour les nomades et les Tchadiens de l'étranger, le scrutin dure quatre jours », précise ce décret. Un second décret portant sur la publication des listes électorales pour la présidentielle indique par ailleurs que le corps électoral tchadien a été arrêté à 4 596 466 électeurs. Les principaux dirigeants de l'opposition tchadienne ont déjà dénoncé les « irrégularités » commises lors des opérations de recensement électoral qui se sont déroulées pendant le mois de février et ont pour objectif, selon eux, d'aider l'actuel président Idriss Deby à remporter un second mandat de cinq ans. Ce dernier se trouve pour l'instant en compétition avec six autres candidats. - (AFP.)

DÉPÊCHES

■ **FOOTBALL** : le club espagnol d'Alavès Vitoria a battu, à domicile, les Allemands de Kaiserslautern (5-1), jeudi 5 avril, en demi-finale aller de la Coupe de l'UEFA, tandis que le FC Barcelone (Esp.) était tenu en échec (0-0), sur sa pelouse, par Liverpool (Ang.). Les matches retours seront joués le 19 avril.

■ **FIÈVRE APHTEUSE** : le zoo de Vincennes et la ménagerie du Jardin des plantes, à Paris, fermés au public depuis le 6 mars « par mesure préventive, en raison des risques de propagation de la fièvre aphteuse », doivent rouvrir leurs portes samedi 7 avril, a annoncé le Muséum national d'histoire naturelle.

Chaque samedi avec

Le Monde
DATÉ DIM./LUNDI

retrouvez

LE MONDE TELEVISION

Air France
revient à Toulon

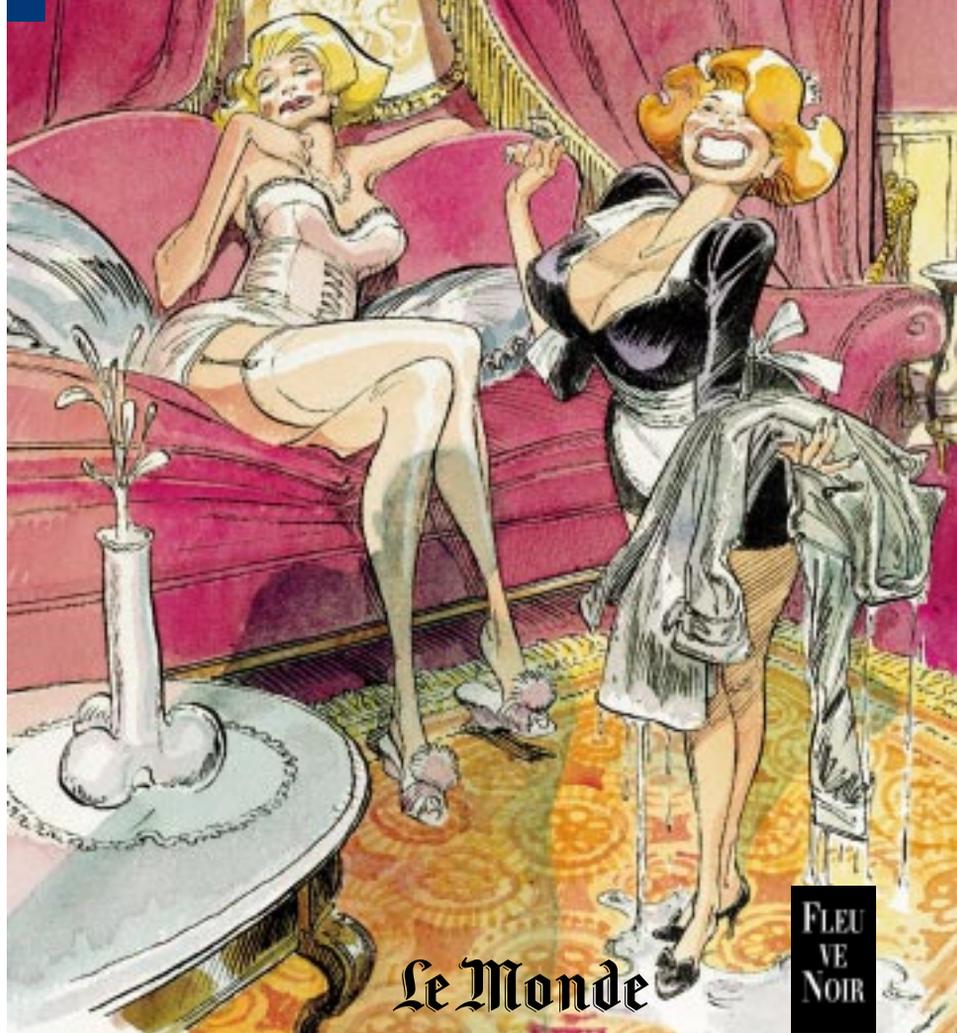
Dès le 27 avril,
3 vols par jour entre Paris-Orly et Toulon.

AIR FRANCE
faire du ciel le plus bel endroit de la terre

SAN-ANTONIO

1^{ère} PARTIE

Céréales killer



Le Monde

FLEU
VE
NOIR

Coup de bicornes !

par Bertrand Poirot-Delpech
de l'Académie française

Illustration de couverture

François Boucq

Né en 1955 à Lille, Boucq dessine à partir de 1974 dans plusieurs journaux puis se consacre à la bande dessinée. Il réalise de nombreux albums, notamment avec Jérôme Charyn (*La Femme du magicien* en 1984) et Alexandre Jodorowsky (*Le Trésor de l'ombre* en 1999). En 1998, il devient membre de l'Académie d'Angoulême et reçoit le Grand Prix de la ville

Sacré Frédéric ! Pour ce roman posthume (posthume-trois-pièces ?) il oppose une fois de plus la ressemblance des sons à la logique du sens, céréales à serial. Du coup, nous voilà en pleine Beauce. Une Beauce gaillardement dardienne, avec rave-party et jambes en l'air à tout va. Car la turlute est l'idée fixe de San Antonio, ses fans le savent. Le commissaire a beau enquêter ici sur son propre fils suspecté de crime, il n'oublie pas la « chose », meilleur moyen de « sentir qu'on existe et d'oublier qu'on n'existera plus » (c'est sa définition du bonheur, page 34). Il lui plaît que le désir débarque toujours comme un cheveu sur la soupe, cadeau tombé du ciel et qui y réexpédie aussi sec. De « là-haut » – il y croyait –, Frédéric nous envoie ce message ultime de santé. Derrière la machine à écrire en folie, on croit deviner sa cravate fluo et son regard tendre, dont le bleu piscine n'est plus assombri par l'angoisse d'avoir à nous quitter. Autre signature de San A., d'une logique piaffante dans son incongruité : son dédain de la police des mots, remplacée par des à-peu-près de son cru. Odiosité vaut bien la hideusedangerosité des énarques,

agaçant distraie d'adjacent, et éperdument dit joliment à quel point on se fout des choses. Ces pieds-de-nez au bon français supposaient que des vieillards vieillissent (*sic*) sur la correction langagière, que des contractuels en vert (et contre tout !) collassent des contrav' aux chauffards de son espèce. Dard avait tellement besoin de ces académiciens-repoussoirs qu'il les tenait en affection. A plusieurs reprises, il te les épingle gentiment, une dernière fois. A force de célébrer le bon usage en le défiant, et vu les beaux enfants joyeux que ses violences ont donnés à la langue, il aurait mérité de siéger sous la Coupole. Il aurait croisé les mannes de Rostand, Pagnol, Cocteau, Achard, Ionesco, et, chez les vivants, plus d'un émule en calembours. L'idée ne lui déplaisait pas, pour peu qu'il ait pu continuer à se croire tancé, à sentir sur sa tête l'épée de « la Dame au cleps », alias « du quai Conti ». Les fauteuils de Rabelais, Queneau, Pérec et Boudard lui auraient convenu... si ces précurseurs avaient été des nôtres. A défaut, attrape ce coup de bicornes, l'ami, et que voguent tes Céréales qui leurrent !

« Le Monde » publie les bonnes feuilles de « Céréales Killer » en quatre parties, dans ses éditions du samedi, durant tout le mois d'avril. L'intégralité du roman posthume de Frédéric Dard paraîtra au Fleuve noir le 3 mai.

Chapitre pommier

Pour moi, le retour à la Grande Cabane après quelques jours d'absence, c'est toujours émouvant. Un bourrin qui regagne son écurie le dos en compote, les flancs labourés par un connard dûment éperonné, bombé et cravaché, doit ressentir le même soulagement, la même délivrance. Moi, ma paille c'est la moquette de mon burlingue et mon palefrenier, le brigadier Poilala, nouveau planton de la Tour Pointue.

Il m'accueille avec l'impeccable salut militaire mis au point en son temps par son père, brigadier-chef, dont le destin tragique s'acheva dans un attentat à l'explosif perpétré en ces lieux. De son géniteur, Poilala junior a conservé le sourcil haut et le front bas, le nez en bec d'oie gavée, le regard croisé et ce besoin ganache de servir la gloire de la France qui tant fatigue nos héros.

– Comment s'est-ce-t-il passé ce voyage à Bruxelles, monsieur le commissaire ?

Lui, il sait que les titres pompeux me pompent le nœud et que seul celui de commissaire m'agrée (de canard).

– Frites, moules et Leffe pression, mon bon Poilala. Conforme, quoi.

En vérité je te le dis, ce voyage en terre brabançonne revêtait une importance capitale pour l'avenir de la police européenne puisque le colloque auquel j'étais convié portait sur ce thème gravissime : « L'influence de la suppression des bâtons blancs des gardiens de la paix sur la recrudescence des accidents mortels chez les aveugles au volant. » Tu mords le dilemme ?

Je m'engage quatre à quatre dans l'escadrin. Poilala me rappelle.

– M'sieur le commissaire, quéqu'un vous attend dans votre bureau.

– Qui ça ?

– Un jeune homme qui voulait vous causer.

– Et tu l'as laissé monter ? irrité-je-me.

– Pas pu faire autrement.

– En quel honneur ?

– Il s'appelle pareil comme vous.

Brève gymnastique dans mon ciboulot. La lumière jaillit.

– Antoine ?

– Affirmatif. Mon père vous a servi, un jour c'est lui qui sera mon chef. Comprenez que je pouvais pas m'interposer, question de solidarité fillassière.

– Dis-moi, Poilala, tes cours du soir, tu les as pris avec Bérurier, non ?

– Vous avez reconnu le style, se rengorge-t-il.

– Un peu, mon neveu.

Il interprète cette marque de népotisme comme un adoubement et se met à ruisser de bonheur, surtout dans les secteurs qui ne se voient pas au premier rabord mais se reniflent très vite.

J'ouvre la porte de ma turne à la volée. Il est bien là, mon grand fils, vautre dans mon fauteuil directorial, lunettes solaires relevées dans sa chevelure brune et drue, l'œil plus

bleu qu'un muguet lorsqu'il ressemble à une pervenche, cigarillo au coin du bec, blouson de cuir craquelé, t-shirt fripé, jean parfaitement délavé, baskets triples semelles négligemment croisées sur ma table de travail. Avec mon costard Cerruti (1), j'ai d'un coup l'impression d'être évadé du paléolithique. Autres temps, autres modes. Il va falloir que je m'habitue.

Antoine se dresse d'un bond, écrase son clope dans mon encrier et me claque le bout des doigts à la manière des rappeurs. Puis il se penche en avant et vient déposer son front contre le mien.

– Papa ! J'avais hâte que tu rentres...

– Je suis heureux de te retrouver, fils, soufflé-je en le serrant tendrement contre moi.

Je tarde à lui poser la question qui me turlupine, par crainte de la réponse.

– Et alors, ce stage ? me décidé-je enfin.

D'un geste théâtral, Antoine balance une plaque de police fleur de coin sur le bureau.

– Lieutenant Antoine San-Antonio, police criminelle ! Je suis major de ma promo !

Te dire que je suis heureux de sa réussite chez les matuches, tu vas pas me croire. Tu sais ce que je pense du caractère éphémère des succès et de la précarité des lauréats. Eh bien, t'as tort Nestor, un frisson de fierté me parcourt depuis les burettes jusqu'au cervelet. Ce même cueilli comme une mauvaise plante et que j'ai éduqué à la va -comme-je-te-pisse sans même le voir grandir devient soudain l'objet de ma gloriole paternelle. Bravo San-Antonio ! Ça, c'est de la descendance !

Faut que tu réagisses, mec. N'oublie pas que la métamorphose d'un petit d'homme obéit aux mêmes lois que celles des papillons : larve, chrysalide et tchao Pantin ! On n'y peut rien. Chez nos embryons la trajectoire est à peine plus sophistiquée : tendre foetus, joli poupon, charmant bambin, étudiant, militaire, jeune con, travailleur, père, chômeur, gros con, grand-père, retraité, vieux con et puis ce papillon de l'âme qui s'évade un beau jour d'un caisson de bois. Pin, chêne ou acajou... C'est à la couleur finale qu'on reconnaît la richesse d'un homme ou la beauté d'un lépidoptère.

M'enfin, je ne suis pas là pour démoraliser mon rejeton et je brandis un pouce d'empereur romain décidant qu'il enfilera lui-même le superbe gladiateur avec son propre pal.

– Ça s'arrose, mon fils ! Il me reste au frigo une bouteille d'yquem 76 qui n'attendait que cette occasion pour se laisser dépuceler.

Antoine calme mon enthousiasme d'un geste de la main.

– C'est un peu tôt pour faire péter les bouchons, papa.

A la lueur d'inquiétude traversant son regard, je pressens qu'il a du pas banal à m'annoncer.

– Tu as un problème ?

Il me désigne la chaise ordinairement dévolue aux prévenus.

(1) Publicité gratuite. Tu me connais, j'en croque pas.

– Assieds-toi.

Obéissant à l'injonction, le guignol taraudé par une sourde angoisse, je dépose mon écrin à roustons sur la moleskine.

– Je t'écoute.

Antoine – il tient au moins ça de moi – n'est pas du genre à tourner deux plombs autour du pot avant de déposer sa bouse.

– Tu as entendu parler du meurtre de la rave-party, avant-hier soir, en Beauce ?

– Oui, j'ai lu ça dans le train. Un abominable assassinat.

– Il faudrait que tu t'occupes de cette affaire, papa.

Je ne te cacherai pas que je me sens un chouïa soulagé. Je redoutais un drame du genre : Félicia a fait une attaque ou le toubib lui a découvert une vilénie. Parce que, forcément, ça arrivera un jour. Ça me tombera sur le râble quand je m'y attendrai le moins. On a beau y penser, on n'est jamais prêt à devenir orphelin.

– Un instant, fiston, la Beauce, c'est du ressort de la Crime de Chartres. Je connais le commissaire Roykeau, c'est un excellent flic.

– C'est bien ce qui m'inquiète, papa. A l'heure qu'il est, je suis sûrement son principal suspect.

*
**

Quand j'explose, tous les mecs de Nagasaki s'enterrent dans leur cave à charbon et ceux d'Hiroshima, plus facétieux, se font hara-kiri avec une fourchette à escargots, les poilus du Chemin des Dames exécutent un triple salchow arrière dans leur tombe et Alfred Nobel me réclame des royalties sur la dynamite qu'il a inventée juste avant son prix de la paix. Et là, fais confiance, j'explose vraiment.

– Mais qu'est-ce que tu foutais dans une rave-party, bougre de nœud volant ?

– Laisse-moi au moins t'expliquer, gueule pas comme ça !

– Je gueule tant que je veux, et ne me parle pas sur ce ton !

L'Antoine, il n'en mène pas plus large qu'une bonne sœur tutsi voyant débouler un régiment de Hutus, bites et machettes en mains. Il tente encore sans conviction de me calmer. Mais il me pratique depuis assez longtemps, et toi aussi vieux paf, pour savoir qu'on n'endigie pas une éruption san-antonienne. Lorsque la furie s'échappe de mes entrailles il faut s'attendre à des conséquences pompéiennes.

– Ecoute, papa...

– Je n'ai rien à écouter ! Non, mais regardez-moi ce merdaillon qui prétend entrer dans la police et qui va se défoncer à coups de décibels techno et de came pourrie avec des chimpanzés de son espèce...

Il profite de ma respiration pour tenter sa botte secrète.

– Je n'ai touché à aucune drogue, papa !

– Tu essaies de m'embrouiller. De toute façon, un camé ça ment tout le temps.

– Non, je te jure. C'est fini, ces conneries-là...

– Alors comment tu t'es retrouvé dans cette béchamel ?

Sentant que ma rage mollit, Antoine adopte le profil bas et le ton mielleux d'un éducateur rappelé à l'ordre par son supérieur pour avoir étourdiment oublié sa chevalière dans le rectum d'un jeune scout à l'occasion d'un camp de vacances dont il avait la charge.

– C'est ce que j'essaie de te raconter, p'pa, mais tu refuses de m'écouter.

Mon soupir équivalait à une reddition. Mais attention : une reddition temporaire car mes rechutes de rogne sont aussi brusques qu'imprévisibles.

– Vas-y et tâche d'être convaincant !

– J'ai fait la connaissance de Mélanie dans une boîte à Paris...

– Qui est Mélanie ? je demande avec cette implacabilité faisant de moi à la fois un flic et un misanthrope d'exception.

– Ben... La fille tuée dans la rave-party, bredouille mon Toinet, perdant pied.

– Il y a combien de temps que tu l'as rencontrée, cette même ?

– Deux ou trois ans...

– C'est deux ou trois ? Un rapport doit être précis.

Antoine me regarde comme si je débarquais de la Lune avec des palmes et un tuba.

– C'est un rapport que tu veux ? Je croyais qu'on pouvait se parler, tous les deux.

– Le bavardage n'est pas un luxe de flic. (Je lui désigne l'ordinateur de mon bureau.)

Consigne toute cette histoire par le menu et envoie-la- moi à Saint-Cloud. Je rentre. Je suis crevé.

– Tu ne veux pas que je te l'amène, mon rapport ?

– Je préfère que tu me le faxes.

Je sors de mon burlingue sans lui accorder l'obole d'un sourire ni même la grâce d'un regard. Je sais que je suis odieux et que tu m'en veux de me comporter de la sorte avec mon mouflet. Mais sauf ton respect, je te conseille d'aller te faire tchétychniser chez les Kosovars, because t'as rien compris au film.

L'odiosité (2) est en réalité un noble sentiment puisqu'il sert à en masquer un autre : la déception.

*
* *

En rangeant ma bagnole dans le garage agaçant (Béru dixit) à notre jardinet, je ressens un vrai sale goût dans ma bouche. Comme si j'avais becté le fond d'une cage à serins arrosé avec le jus de ta poubelle de mercredi dernier. On appelle ça l'amertume, je crois. Mon vieux Guy Savoy, le tendre Loiseau et le grand Veyrat (çui qui a un bitos vissé au-dessus du groin) pourraient se mettre la toque en trompette avec leurs mets subtils aux herbes venues d'ailleurs, ils ne parviendraient pas à m'évacuer ce goût de chiottes car il ne provient pas de mon palais, mais du plus profond de mon âme.

Seul un petit plat bien mitonné de Félicie, peut-être ?... songé-je en remontant l'allée dont les lampadaires s'éclairent les uns après les autres sur mon passage. Un système

(2) Le mot existe, je viens de l'inventer. Mais si tu préfères « odieuseuse », libre à toi.

que j'ai fait installer depuis que ma brave femme de mère a trébuché sur un vélo abandonné par Antoinette. Elle s'en est tirée avec quelques égratignures, ma Féloche, mais à son âge, il ne faut pas trop chahuter avec ses os. Je remarque Salami en train de jouer avec la tortue que j'ai rapportée de chez Titan Ma Gloire (3).

Son truc, à mon clébard, c'est de la foutre sur le dos et de la faire tourner comme une toupie. Je ne sais pas si elle apprécie son sens de l'humour, miss Carapace, mais elle se console en se disant qu'elle aura encore cent ans à vivre tranquille après la mort du basset-hound. Voilà un avantage que l'on partage avec les tortues, les carpes et les éléphants sur les autres créatures : la longévité. C'est aussi ce qui nous rend si humbles et si glands devant un chêne.

Je m'attends à ce que Salami vienne renifler le bas de mon futsal pour me témoigner son indéfectible affection, mais fume ! Il me fait la gueule, Court-en-pattes. Il m'en veut de ne pas l'avoir emmené à Bruxelles. Il aurait tant aimé filer un coup de langue sur la zigounette du Manneken-Pis, tu parles, la seule statue à la portée d'un basset.

Il y a des soirs où c'est pas ton jour, mords plutôt : Antoinette est au plumard avec une otite carabinée. Elle se tape un 39,5 sous abri et le docteur Le Zoute a recommandé de bien la surveiller pour ne pas laisser grimper la fièvre. Nuit d'angoisse en perspective. Comme un bonheur ne vient jamais seul, ma cousine Adèle, de Lisieux, celle qui sent le lard rance et la pisse de chat angora, a fait une tentative de suicide en avalant trois bouteilles d'huile d'olive cul sec (façon de parler). Elle va s'en sortir, mais maman a dû partir de toute urgence pour lui porter du linge de rechange.

Tu me croiras si tu voudras (Saint-Tax selon Béro), mais en poussant la porte de la maison, j'ai tout de suite su que Félicie n'était pas at home. L'absence des gens qu'on aime se fait davantage sentir que leur présence. A l'ordinabitude, quand je me pointe, il flotte dans l'atmosphère des fragrances de plats longuement mijotés : blanquette à l'ancienne, bœuf mode ou pieds paquets. Ce soir, nibe ! Juste l'odeur, de bon aloi au demeurant, de l'encaustique à la cire d'abeilles. Un jour, ce sera comme ça tous les jours et pour toujours.

Ne souhaitant pas se risquer sur le terrain culinaire de maman et profitant lâchement de son départ, Marie-Marie n'a rien trouvé de mieux que de commander des sushis à la société de livraison rapide « Sapukantushi ». Je ne sais pas si tu connais ce plat japonais constitué de boulettes de riz vinaigré coiffées d'une tranche de poisson cru, qu'on trempe dans de la sauce soja moutardée ? Un plat ridicule comme deux judokas qui se saluent. Marie-Marie en raffole et Antoine aussi, ce petit couillon. Moi, je préférerais que tu me prépares un rat crevé en daube beaujolaise. Question de génération, peut-être, ou de culture. Pour ne pas désobliger la Musaraigne, je lui affirme qu'elle a eu l'idée du siècle. J'avale trois bouchées de riz en virgulant subrepticement poulpe, thon et daurade dans le pot du philodendron (il va lui pousser des écailles sur ses jolies feuilles vernissées) et m'injecte cinq décilitres de Kirin car ils savent copier la bière aussi bien que Vuitton et Cartier, les Bridés. Et puis, je prétends dans la foulée que le poisson cru me flanque le tri-

(3) Tu te souviens, à la fin de *Napoléon Pommier* ?

cotin. Pour étayer mes dires, j'incite Marie-Marie à palper la courgette qui me pousse dans le calbute. Elle admet l'urgence de la situation. On bascule sur le canapé. Pas de gestes inutiles, on pare au plus pressé. Marie-Marie ne dégrafe que les trois boutons de braguette suffisant à autoriser le passage de mon ogive culéaire. D'un doigt en crochet j'écarte le fond de son string en dentelle et la jonction s'opère comme dans du velours. C'est à ce moment précis qu'Antoinette se met à pleurer à l'étage. La partie de radada est remise à une chatte ultérieure. Point positif, l'horrible poisson cru est devenu le cadet de mes sushis.

Un sursaut me réveille, à moins que ce ne soit l'éveil qui m'ait fait sursauter. La petite a bataillé longtemps contre sa canicule interne. On lui a administré de la Catalgine, on l'a plongée dans un bain rafraîchissant. On a même harcelé le pédiatre en plein coït, ça s'entendait à son souffle haletant et à ses doigts qui poissaient sur le combiné. On voulait être bien sûrs qu'Antoinette ne nous faisait pas un abcès de cerveau, une achalasia du cardia, de l'acide uranique, une acrocyanose de Patouillard, un adénome prostatique (heureusement rare chez les filles), une agranulocytose sous-jacente, de l'alopécie à géométrie variable, une angevine de poitrine, un anthrax de Saint-Minute, un aphte-à-Line, une aplasie médiévale, une arthrite de Russie, une ataxie G7, un bec-de-lièvre myxomateux, une bilirubine sur ongle, un botulisme et mouche cousue, une brucellose de Brabant, des calculs mento, une candidose de Maria, une colite frénétique, un cytomégalovirus pascuaïen, un delirium (même très mince), un diabète bête qui monte, une dysménorrhée surprécoce, une échinococcose toujours, un épanchement de Sidonie, une folliculite funicula, un ictère de feu, une leishmaniose broutor, un lipome Touskila, un lupus ducu, une morpionite aiguë, une néphrite épidémoule, un œdème de Quick, un œdème de Macdo, une pemphigoïde bulleuse, une plumothorax, une polypose tonku, un purpura d'aigou, une rimski de Korsakov, une salpingite à la noix, voire une classique fièvre typhoïde. On avait eu beau passer l'insoutenable dictionnaire médical en revue, ce qui nous tracassait le plus, c'était l'éventualité d'une méningite, saloperie qui galope ces temps-ci et fauche à l'aveuglette nos plus frêles bambins. Mais le toubib avait entériné mordicus son verdict : otite, otite, otite ! Qu'on le laisse achever sa levrette peinard, merde ! Trois déculages en vingt minutes, il a été obligé de se relancer à la manivelle, le pauvre !

Toinette a fini par s'endormir auprès de sa mère dans notre lit. Moi je me suis vachi sur le canapé du salon. Juste le temps de retirer cravate, ceinture, lacets façon garde à vue menée par Béru et j'ai fait le grand plongeon dans le sirop d'oubli.

Je pige ce qui vient de me réveiller : le fax. Pas la sonnerie, car il y a longtemps que je l'ai rendue aphone, pas déranger la gamine avec des conneries de boulot tardives et autres publicités noctamburnes. Non, c'est le friselis des feuilles qui s'en évadent. Te dire si j'ai le sommeil léger. Toi, tu sais combien de fois cette faculté m'a sauvé la vie.

Je me lève et m'étire comme n'importe quel misérable mammifère. Le petit jour s'annonce, discret, à travers les persiennes. La maison baigne dans une aimable torpeur. J'éprouve la fière sensation d'en être le bienfaisant veilleur. A titre de gratification, je me vote une large rasade d'une liqueur aux plantes des Alpes, allume un cigare trois fois plus gros que ta bitoune au repos et lance en sourdine sur la platine un concerto pour deux

mandolines qui m'évoque la masturbation mutuelle de deux collégiennes. Je rassemble les feuilles du fax et m'installe à la table de la salle à manger.

Pas mal torché, le rapport de mon Antoine. Du style, le sens du détail... J'ai sûrement bien fait de le houspiller. J'accroche mon image dans la glace qui surplombe la desserte et ne peux retenir un sourire. Chartreuse verte, Davidoff et Vivaldi, est-ce vraiment différent des tequila, ecstasy et techno-parade que je reproche à mon fils ?

Toujours une affaire de génération ou de culture, le même besoin pour les animaux à sang chaud que nous sommes de sentir qu'ils existent et d'oublier qu'ils n'existeront plus. Je devrais réviser mon jugement sur mon môme ou me programmer autrement pour le comprendre. Une révolution à entreprendre !

Je me concentre sur l'aventure beauceronne qu'il a consignée et la parcourt jusqu'au bout. A la fin de ma lecture, j'ai les poils follets à la redresse et les sphincters qui jouent de la cornemuse. Une pareille histoire pourrait allumer une lueur de terreur jusque dans l'œil de M. Le Pen. Pas dans celui qu'il darde avec tant de haine sur l'inexistant Mégret, non, je parle de son œil bidon, celui qui suppure de désespoir depuis que les Hitloch, Musso et Pinocul, ces grands humanistes, ne sont plus au pouvoir.

Je vais te résumer, que tu mesures bien l'à quel point j'ai raison d'avoir le trouillomètre à zéro.

Mélanie Godemiche était la fille unique d'une grande famille de Beauce, propriétaire notamment de la ferme du Pinson-Tournan, proche de Chartres. Plus de mille hectares essentiellement plantés en maïs, laquelle céréale après maturation se transforme en blé selon un processus commercial.

Belle et pétée de thunes, Mélanie ne s'est jamais vraiment intéressée à l'agriculture et a préféré poursuivre des études qu'elle n'a pu rattraper. Duplex rue Saint-André-des-Arts, Porsche Carrera décapotable, compte ouvert chez mon regretté Castel, elle dépensait sans comté (et sans emmenthal). On la voyait plus souvent dans les boîtes à la mode et les agapes branchées qu'à la fac. A l'occasion de l'une de ces fiestas Antoine avait rencontré la superbe Mélanie. Mais leurs rapports étaient restés du genre platonique puisque limités à trois cunnilingus, deux fellations et une sodomie. Simple prise de contact, quoi.

Par la suite, au cours de soirées plus intimes, ils avaient fini par sympathiser. Ceci explique que Mélanie, organisant dernièrement une petite fête en la ferme familiale, y avait convié mon rejeton. Il s'agissait d'une rave-party. Au cas où tu ne le saurais pas ou si par hasard tu l'ignorais (même Simone s'ignorait, c'est te dire !), une rave-party est un rassemblement théoriquement musical de plusieurs centaines de jeunes, organisé à l'insu des forces de l'ordre en un lieu tenu secret jusqu'au dernier moment. Lorsque les bourdilles rappliquent et tombent sur trois mille ados allumés comme des pingouins qui ont fumé la banquise, il s'empresse de demander au sous-préfet l'autorisation de regagner au plus vite leur cantonnement.

En général ces manifestations s'achèvent sans trop de dégâts. Les accidents et les rixes incontournables, quelques gus piétinés, les overdoses de service que les mecs du Samu arrivent souvent à récupérer. Ce soir-là, à la ferme du Pinson-Tournan, tout s'était

déroulé pour le mieux. On était plutôt en dessous de la moyenne des incidents. Jusqu'au moment où un gendarme patrouillant dans les encablures découvrit le cadavre de Mélanie. Le corps gisait dans un fossé, tout près de l'entrée de la ferme, à deux pas du parking.

Le type dégueule encore, tant sa trouvaille fut insoutenable. L'assassin avait tailladé les seins de la fille, lui avait retiré les ovaires et toute la légumerie qui va avec.

Ça va, c'est bon, tu as récupéré ? Alors tu veux savoir en quoi la présence d'Antoine à cette soirée me pose problème ?

Puisque tu le demandes, Fernande, je vais te répondre. Toinet avait filé rancard à Mélanie au vice et au suce de nombreux copains, à l'heure et à l'endroit où le matuche a découvert le meurtre. Bien. Il aurait pu ne pas venir, mon garnement. Mais il est venu, ce petit veau, impatient de planter sa tige dans de la chair de first quality. Il a trouvé l'immonde cadavre le premier, a entendu survenir le flic, s'est enfui dans des broussailles automnales tout en picots et sans feuilles. Puis il a réussi à regagner sa caisse garée sur un terre-plein non loin de là.

Seulement il s'est souvenu d'avoir paumé sa casquette dans la débandade. Une casquette Nike comme il en existe des milliers. A part que la sienne venait de lui être offerte par ses copains de promo de l'école de police et qu'ils avaient eu l'idée géniale de faire broder son nom à l'intérieur de la visière.

Chapitre Dreux

(Peut-être parce que cette ville est limitrophe de la Beauce ?)

J'entre dans le commissariat principal de Chartres.

Le flic obèse qui m'accueille est à peu près avenant et enjoué comme un chacal venant de vomir les selles d'une hyène hépatique.

– C't'à quel sujet ?

– Je voudrais voir le commissaire Bernard Roykeau, s'il vous plaît.

– Z'avez rendez-vous ? se rembrunit le poulard.

– Non, mais Nanard m'a dit qu'un gros con m'attendrait à la réception pour me conduire jusqu'à lui.

La tronche du mec affiche la mine d'un pitbull en rut à qui tu caresses les roustons avec une plume d'oie espérant ainsi l'amadouer. Je m'empresse de le rasséréner.

– Comme le gros con n'est pas là, vous pourriez peut-être le remplacer.

Réconforté, le planton décroche son bigophone.

– Je vais voir ce que je peux faire. Allô ? Monsieur le commissaire, y a quéqu'un qui voudrait vous causer. Attendez, (s'adressant à moi) c'est quoi vot'nom ?

– Commissaire San-Antonio. Je suis également vice-directeur de la police nationale. Le pandore, tu devineras jamais comment il réagit. Ça commence par un gargouillis du

côté de son intestin grêle et puis d'un coup le gros côlon se vide. Il se met à chier sous lui, sans retenue. On a tous connu des sons et lumières, mais des sons et odeurs, j'te jure, ça vaut le déplacement. A chaque salve correspond une pestilence et à chaque flatulence un remugle. C'est beau, le mélange des sens.

*
**

Bernard Roykeau, c'est le beau mec caractérisé. Tout est bon chez lui, y a rien à jeter, qu'il aurait chanté notre Brassens s'il avait été de la jaquette flottante. Et le Petit Prince, un jour que Saint-Ex était pas trop bourré, il aurait pu demander : « S'il te plaît, dessine-moi un Roykeau ! » Tifs argentés, œil de braise, muscles d'acier, et en plus, sympathique, vif et intelligent. T'en aurais envie comme gendre, si t'avais une fille ? Te dire mieux ? Après moi, c'est le plus beau flic du monde.

Il me tend main et sourire. Je lui serre l'une et lui rends l'autre.

– Je t'attendais, San-Antonio.

On ne peut pas dire qu'il fasse dans l'hypocrisie, Nanard. Et pour bien me prouver qu'il joue cartes sur table, il dépose devant moi la casquette d'Antoine dont au sujet de laquelle je t'ai déjà causé au préalable. Je donne moi aussi dans le franc-jeu.

– Mon fils m'a dit qu'il avait perdu cette casquette.

– Ton fils ! Tu parles d'Antoine ?

Roykeau se lève, contourne son bureau et vient se poster derrière moi. Il me parle d'un ton très doux en compulsant un dossier.

– Il est l'enfant d'un certain Vladimir Kelloustik que tu as flingué parce que c'était un voyou de la pire espèce.

Je bondis de mon siège.

– Antoine, je l'ai adopté, Félicie l'a élevé et ça fait plus de vingt ans qu'il est mon fils !

Roykeau a un geste amical : il me pétrit l'épaule comme un maquignon qui s'assure de la tendreté de son emplette.

– Je sais, je sais... Je ne fais que pronostiquer ce que dira le juge d'instruction.

– Parce que tu l'as déjà prévenu ? bouillonné-je.

– Bien sûr que non. Je t'ai dit que je t'attendais. Alors je te pose la question. Est-ce que ton fils a quelque chose à voir dans cette affaire ?

Je le fixe avec honnêteté.

– Je ne crois pas.

Il hoche longuement la tête avant de se décider à répondre.

– Tu comprends qu'il est dans de sales draps ?

– Je ne suis pas débile.

– Il a été vu sur place, flirtant avec la victime, il lui a filé rancard en un lieu et à une heure où la fille a été atrocement assassinée. Cerise sur le gâteau, il a paumé sa casquette dans les parages. Tu veux que je fasse quoi ?

(4) Cherche pas dans le dico, mes collègues de l'Académie ont oublié ce mot !

Je ne sais pas pourquoi je balance un truc pareil, mais ça jaillit de moi comme un foutre mal contrôlé.

- Que tu attends que je t'aie ramené le vrai coupable.
- Et ça peut prendre longtemps ?
- Je n'en sais rien...

Il lit l'éperdumence (4) sur mon visage.

- Disons que je t'accorde... un certain temps.
- Merci. J'aurais quand même besoin de quelques renseignements complémentaires... Allons prendre un café !

*
* *

Située sur la commune de Bourg-Moilogne, la ferme du Pinson-Tourman, c'est pas de la masure pour errémiste, crois-moi.

Un joyau de verdure posé au milieu de l'une des plaines les plus fertiles du monde. Je te la décris vite fait, des fois que ton F4 de nabab t'aurait monté à la tête.

Une interminable allée bordée de platanes, avec sur la gauche une pièce d'eau à peine moins vaste que le lac Léman, entourée de saules plus pleureurs qu'un congrès de veuves portugaises. En vous penchant sur la droite, vous verrez la piscine olympique, le pool-bar, le barbecue géant et les trois tennis.

Cette voie royale débouche sur une immense cour carrée encadrée de bâtiments agricoles de briques rouges et blondes impeccablement entretenus. Le centre de l'esplanade est occupé par un élégant pavillon octogonal datant du siècle dernier.

Une pluie glaciale de fin d'automne s'abat sur la contrée lorsque je me pointe. J'aperçois des ouvriers agricoles qui fument pour se réchauffer, alignés à l'abri d'un hangar comme les hirondelles sur un fil lorsqu'elles ont pigé qu'elles ne faisaient plus le printemps. Je me gare au plus près de la bâtisse centrale, mais le temps de sortir de mon Audi et de me précipiter sous l'auvent, je me retrouve plus mouillé que la babasse de ta femme quand ton meilleur pote vient dîner à la maison. Je presse un bouton qui déclenche une sonnerie dans les tréfonds de la demeure.

Un long moment s'écoule et mes fringues ruissellent encore davantage. Puis la porte d'entrée s'ouvre sur une agréable personne vêtue en soubrette de théâtre, robe noire et tablier blanc festonné de dentelle. La fille, plutôt jolie et rousse, a les pommettes empourprées, le souffle court et la mise chiffonnée de celles et de ceux que l'on disturbe à moins de deux minutes trente-cinq d'un orgasme annoncé.

- Bonjour monsieur...
- Je souhaiterais parler à M^{me} Godemiche.
- Madame ne quitte plus la chambre depuis le drame et ne reçoit personne, déclare la fille visiblement chagrinée de devoir m'éconduire.
- Pourriez-vous néanmoins l'informer que le commissaire San-Antonio désire lui parler ?
- La police ? Mais Madame a répondu à toutes les questions.

– Pas aux miennes ! Votre rousseur a déjà mis le feu à mon âme et à ma braguette, je rajoute, de mon ton le plus cajoleur, alors, soyez gentille, annoncez-moi.

Percutée de plein fouet en ses fondements intimes, elle s'évacue dans les entrailles de la cagna pour réapparaître quelques instants plus tard, la mine conciliatrice.

– Si vous voulez bien me suivre.

La chambre où je pénètre pourrait servir de suite royale à un émir du Pweit-Pweit, tant elle est luxueuse. Un lit à branlequin dans une spacieuse alcôve domine, depuis son estrade, un salon composé de trois canapés de velours frappé disposés en U avec, en lieu et place de la classique table basse, un aquarium où nageotent des poissons exotiques.

Sur le divan central, une femme d'une petite quarantaine d'années est allongée, drapée dans un déshabillé de soie qui aurait fait chialer de jalousie Gretta Bardot et Lauren Bancal. Une blonde commac, disait mon vieil Audiard pour décrire les gonzesses dotées de tous les avantages en nature. Telle se présente la maîtresse des lieux. Sans oublier ses immenses yeux verts de panthère dessinée par Walt Disney.

– Mes respects, madame Godemiche.

– Appelez-moi Mathilde, qu'elle rétorque en me tendant sa main à baiser. Mais vous êtes trempé. Suzie ! Prenez la veste du commissaire et mettez-la à sécher. Apportez-lui une serviette chaude pour qu'il s'essuie.

– Madame, je ne voudrais pas abuser, réponds-je-t-il, histoire de rester dans le ton Emmanuelle VI que prend la situation.

Mais déjà la bonniche me recouvre d'un drap de bain douillet et installe ma veste sur un serviteur muet face à un radiateur. Mission accomplie, elle s'évacue.

La maîtresse des lieux croise très haut ses longues jambes, me laissant entrevoir un triangle des bermudas frisé et soyeux, plus délicat qu'une lingerie fine, fût-elle signée La Perla ou Chantal Thomass (5). Il serait temps de reprendre la main, non ?

– Madame...

Elle m'interrompt :

– Mathilde. Pour vous, c'est Mathilde !

– Madame Mathilde, coupé-je la poire en deux, vous êtes la belle-mère de Mélanie ?

– En effet, cette pauvre petite n'a jamais connu sa mère. Mais je vous assure que sa mort me bouleverse comme si c'était ma propre fille.

– Je n'en doute pas. Quand êtes-vous devenue veuve de Léonard Godemiche ?

– Il y a trois ans. C'était un homme formidable.

– Je n'en doute pas davantage. Comment est-il mort ?

Je la bigle droit dans les mirettes car c'est toujours un bon test de poser une question dont on connaît la réponse. Elle ne cherche pas de faux-fuyant.

– Un ridicule accident de chasse durant une battue au sanglier. On n'a jamais identifié l'auteur de la balle perdue.

– La disparition brutale de son père a dû être un coup très dur pour Mélanie ?

(5) Publicité d'autant plus gratuite que ces dessous me mettent sens dessus dessous.

Le regard de Mathilde devient vague. J'ai l'impression que quelques larmes sont responsables de ce flou. Son émotion ne semble pas feinte.

– Elle ne s'en est jamais remise. Disons qu'elle a pété les plombs. Ses études ont tourné court, elle a commencé à picoler et à se shooter...

– Son père lui avait laissé beaucoup d'argent ?

– La moitié des revenus de la ferme. Ça suffit pour mener la grande vie.

– Et maintenant ?...

Mathilde décroise à nouveau ses cannes fuselées, me permettant un complément d'information sur son deltaplane à moustaches.

– Maintenant, c'est moi la seule et unique propriétaire, si c'est ce que vous avez derrière la tête.

– Je n'ai rien derrière la tête balbutié-je en avalant ma salive avec difficulté, face à l'émouvant spectacle qui m'est offert.

– En revanche, dans votre pantalon, je vois se dessiner une impressionnante érection, commissaire.

La gode, c'est avec la chiasse et la gerbe les trucs les plus difficiles à contrôler. Mon bénouze ressemble à un chapiteau de cirque au moment où on va dresser le grand mât. Les boutons de ma braguette sont prêts à partir en rafale sous la pression. Pour faire exploser ma libido, la Mathilde écarte largement ses cuisses et s'entrepren d'un doigt mutin.

– Est-ce qu'une bonne pipe vous ferait plaisir, commissaire ?

Tu veux répondre quoi ? « Non merci Madame je suis en service » ? « Ou bien : pardonnez-moi, mais j'ai jamais trompé ma femme » ? C'est pas le style du mec, t'en conviens ?

– Proposé par une aussi jolie bouche, un tel présent ne se refuse pas, madrigalé-je.

Je suppose alors que la mère Godemiche va quitter son canapé et venir s'agenouiller devant moi. Erreur. Elle tire sur un cordon sans cesser de s'astiquer le molossol et la jolie Suzie réapparaît, toujours aussi guillerette et disponible.

– Madame m'a appelée ?

– Suzie, voudriez-vous traiter M. le commissaire, s'il vous plaît ?

– Certainement, Madame.

La même m'aère le Nestor avec une virtuosité de prestidigitateuse. J'ai à peine senti ses doigts sur mon grim pant que ses lèvres m'ont englouti jusqu'à la garde. Je ne peux réprimer un gloussement d'extase.

– C'est une suceuse d'exception, ma petite Suzie, n'est-ce pas ? Les Beauceronnes, c'est tout ou rien.

Des turlutes, on m'en a prodigué des milliers. Toi qui fais partie du club San-Antonio, tu serais sûrement capable de les dénombrer au travers de mes bouquins. Mais là, je peux te garantir sur facture que la même Suzie est la plus sublime de toutes les pompeuses qui ont croisé ma biroute.

Elle fonctionne dans le suave et l'irréel. Comme si un yaourt façon Fjord t'enrobait depuis le gland jusqu'aux roustons pour te malaxer les sens. Un tel labeur mérite récom-

pense et je ne suis pas loin de partir au fade lorsque je remarque un jeune type affublé d'un bonnet multicolore qui mate notre prestation à travers la porte-fenêtre. Le garçon croise mon regard et détale, terrorisé.

Plus de spectateur ? Alors on largue les amarres, Bigard ! Je commence à frémir, à gémir.

– On rapporte, Suzie ! commande Mathilde, on rapporte !

Je décide à l'unanimité de mes voix plus la mienne de lui voter mes subsides en liquide, à la délicieuse bonniche. Ça part comme en quatorze ! La soubrette encaisse mes trois litres douze de spermatos à bretelles sans piper mot. Qu'aussitôt elle se retourne vers sa patronne et lui restitue la mise en une langoureuse pelle, genre pélican lassé d'un long pompage.

– Commissaire, s'exclame Mathilde, votre foutre est délicieux, onctueux et salé à souhait.

– Merci pour cette appréciation gastronomique. Mais pourriez-vous me renseigner sur ce jeune homme coiffé d'un étrange bonnet qui nous observait à la dérobée ?

– Martial ! dit aussitôt Suzie.

– Je ne l'ai jamais vu avec un bonnet, s'étonne Mathilde, interrompant sa gymnastique clitoridienne.

– Depuis deux jours, il ne quitte plus ce galurin ! ajoute la soubrette.

– Qui est Martial ?

– Le fils d'Aimé, le contremaître, répond Suzie.

– Un gentil garçon précise Mathilde, mais un peu juste du cerveau.

Elle s'étire et attire la fille contre elle.

– Bien ! Et si nous reprenions là où nous en étions avant l'arrivée du commissaire, ma chère Suzie ?

La veuve lève les pattes en l'air, prenant chacune de ses cuisses dans ses mains. La petite bonne soumise s'accroupit au centre de cet édifice et entame une magnifique brou-taison. Pour ma part, je me débarbouille l'intime dans l'aquarium, on a de l'hygiène ou on n'en a pas. Les poissons tropicaux s'éparpillent, affolés à la vue de ce qu'ils croient être (modestie à part) un énorme requin.

– Commissaire ! demande soudain Mathilde, si le cœur vous en dit, vous pouvez prendre Suzie en levrette et lui faire le petit borgne, elle adore !

Je remise Coquette dans son fourreau, vais récupérer ma veste et me dirige vers la sortie.

– Ce serait un plaisir, mais avec ces mondanités, je n'ai pas vu le temps passer. Il faut que je me sauve. Ah, dernière question... Avez-vous assisté à la rave-party tragique ?

– Vous plaisantez, commissaire. On a laissé le champ libre. On s'est offert un long week-end aux Seychelles. Suzie en a encore des frissons dans la fougoune. Demandez-lui ?

– Bien. Merci mesdames. Et bon appétit !

A suivre dans « Le Monde » du 14 avril 2001.

SAN-ANTONIO

vous donne

rendez-vous

vendredi prochain

pour la 2^e partie...

Dans *Le Monde* daté samedi 14 avril